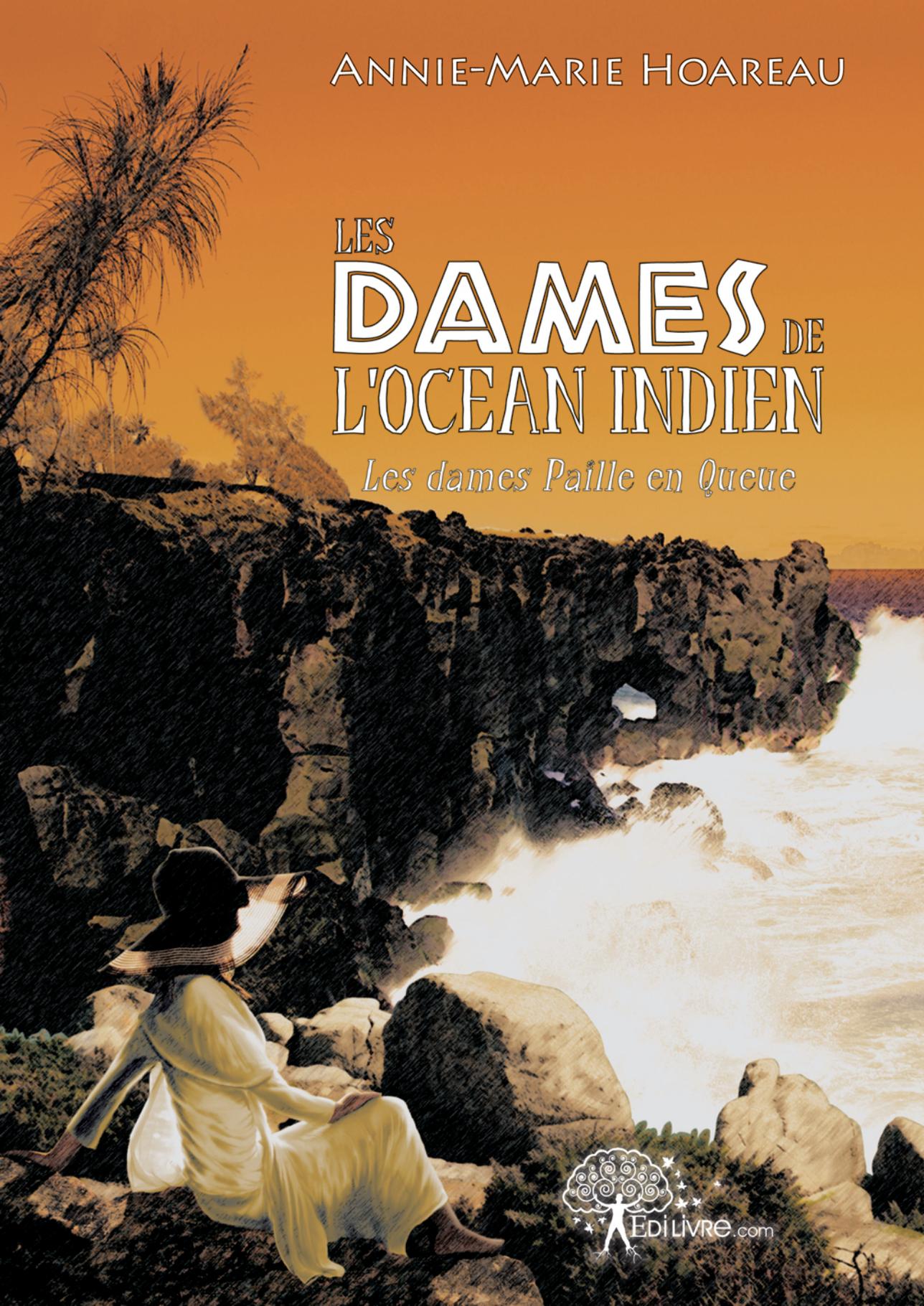


ANNIE-MARIE HOAREAU

LES
DAMES DE
L'OCEAN INDIEN

Les dames Paille en Quete



Annie-Marie Hoareau

Les Dames de l'Océan Indien

« *Les dames paille en queue* »

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anataole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4322-9

Dépôt légal : février 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

*À ma sœur Dominique et à sa fille Barbara,
les dernières dames de la lignée.*

Sommaire

XX ^e siècle	9
Maria	11
Julietta	43
Elisabeth	61
Retour au XX ^e siècle	85
Maria	87
Julietta	101
Elisabeth	123
Retour au XX ^e siècle	149
Maria	151
Elisabeth	175
Maria	193
Elisabeth	213
Maria	227
Elisabeth	241
Et... z'ot toutes ensemble.....	259
Remerciements	325

XX^e siècle

Contis-Plage, novembre 1995

Une maison de vacances, dans les Landes. Dans un salon confortablement meublé, une dame d'environ soixante-dix ans rajoute des bûches dans la cheminée. Ses petites-filles, Marine et Justine, les deux cousines, âgées de quinze ans, sont venues passer les vacances de Toussaint au bord de la mer.

Mamita, pour Mamie Mathilde, comme l'appelaient ses petits-enfants, avait promis des crêpes pour le soir. En attendant les deux filles s'ennuyaient ferme. Elles avaient épuisé toutes les ressources de leurs Game boy et de leurs Nintendo.

– Mamita, tu ne nous raconterais pas une histoire ?

– Vous les connaissez par cœur les histoires, prenez plutôt un livre.

– Le livre, c'est au lit, le soir. Les histoires, c'est quand il pleut et qu'il fait froid.

– Oh oui, tu sais, une histoire de tes dames de la belle île de la Réunion, de ta grand-mère et des autres filles.

– Mais c'est la vérité, ma petite chérie, l'île de la Réunion est l'un des plus beaux endroits au monde, Dieu l'a parfaitement réussi. Et là-bas, Dieu est à toutes les sauces, à l'église, chez le sorcier, chez le guérisseur.

Du fond d'une bergère à oreillettes, était montée une grosse voix masculine.

– Pour une ânerie, Mathilde, ce que tu viens de dire en est une. Le plus bel endroit du monde, mais je ne sais pas si c'est Dieu qui l'a fait, c'est ici, dans la forêt, dans la palombière, à la pêche à la pibale ou en se régaland d'une délicate bécasse à la ficelle. C'est ici dans nos Landes. Et dites-moi, les filles, vous n'en n'avez pas marre de ces vieilleries créoles ? Vous en êtes à la quelième version ?

– On s’en fout des versions, ce qui nous intéresse, c’est que Mamita nous en raconte encore une. Le charme est de ne pas savoir celle que l’on aura. Hein, Justine ?

– Eh, jeune fille, on ne dit pas « je m’en fous et hein » ! avait grondé la voix de Papy.

– Ok, Papy, tu es un peu ringard. Tout le monde dit ça, lui répondit Marine, tout en se gardant bien de répéter les mots. Et puis, si on te dérange, tu peux aller faire tes mots croisés dans ton bureau.

– Primo, je n’ai nullement l’intention d’aller faire mes mots croisés dans mon bureau. Deuxio, je ne voudrais pas manquer la dernière version en date et tertio, j’ai bien l’intention de ramener ma fraise, comme vous dites les filles, dans tes histoires, Mathilde. Je ferai donc les commentaires de Dieu, à ma manière.

– Mais tu ne crois pas en Dieu.

– C’est bien pour cela, le mien promet d’être drôle.

– Si tu veux. Allez, Mamita, en piste. On s’installe à tes pieds.

– C’est bon, avait répondu la vieille dame, avec un soupir souriant, aujourd’hui ce sera la version officielle, on commence par qui ?

– Maria, répondirent les filles ensemble...

MARIA

Le septième enfant de Maria Limann avait choisi cette belle journée d'octobre 1882 pour découvrir le monde dans lequel il allait vivre et dans lequel il exercerait, jusqu'à son dernier souffle, une enjôleuse et permanente tyrannie sur son entourage. Sa mère, qui avait pourtant déjà mis au monde six enfants, n'avait jamais autant souffert. Dans une dernière contraction, la tête du drôle était enfin apparue.

Marie-Rita Mayer, sa voisine, était venue l'aider car Maria était bien trop pauvre pour se payer la sage-femme du village. Son amie avait attrapé un linge blanc propre mais déjà très usé, qu'elle avait mis à tiédir dans un récipient sur un coin du fourneau, dans la cabane qui servait de cuisine. Elle l'avait glissé sous les fesses de la jeune accouchée, pour y accueillir l'enfant qui faisait déjà fonctionner ses poumons en brailant très fort. Avec douceur, elle avait enveloppé le bébé hurleur dans le linge douillet.

– Tu as de la chance, Maria ! C'est encore un garçon ! Baptiste va être content, votre nom se perpétuera.

Tout en parlant, Marie-Rita avait coupé le cordon ombilical, enduit le petit corps d'un baume à base de plantes. Pour quelque'un vieux de seulement quelques minutes, le nouveau-né était déjà doté d'une bien belle voix. La petite chemise de pilou rose, héritage de sa sœur aînée, était deux fois trop grande pour lui. La jeune femme avait dû rouler les manches sur plusieurs tours pour laisser libres les petites mains. Bien que n'ayant jamais eu d'enfants, elle-même, Marie-Rita était une experte pour enrrouler le linge autour des jambes des nourrissons, une vieille méthode qui, paraît-il, permettait aux enfants d'avoir des jambes bien droites. Elle avait passé sa main entre le dos du bébé et la couche avant de piquer une grosse épingle à nourrice qui maintiendrait le tout, bien en place.

En ville, selon la nouvelle mode venue de métropole, on aurait aussi dû lui attacher les bras le long du corps, ce qui, paraît-il, permettait aux enfants de grandir bien droits mais Marie-Rita avait préféré lui laisser un

peu de liberté, il pouvait ainsi mettre ses mains dans sa bouche. Plus tard, sa mère ferait ce qu'elle voudrait en matière de puériculture. Sur la tête, il avait une drôle de peau que Marie-Rita avait hésitée à toucher. Elle ne savait pas ce que c'était.

Elle avait pris dans ses bras, le petit bonhomme qui commençait à ouvrir les yeux et dans un élan furtif, l'avait serré presque violemment contre elle. Elle avait laissé, une seconde, son imagination lui faire croire que ce bébé était le sien. Finalement, elle l'avait remis entre les bras de Maria qui, au même moment expulsait le placenta. Maria avait pris son enfant et l'avait humé, un peu comme un animal aurait reniflé son petit, pour être sûr que c'était bien le sien. Elle avait regardé attentivement le petit paquet qu'elle tenait tout contre elle et lui avait murmuré quelque chose à l'oreille, en italien.

– Qu'est-ce que tu lui as dit ? avait demandé Marie-Rita.

– Je lui ai demandé pourquoi j'ai autant souffert, c'est la première fois que cela m'arrive !

– C'est fini maintenant, lui avait répondu son amie, et cela s'est bien passé ; tu as un beau gaillard. À toi maintenant de le conserver en forme. Ne tarde pas trop à le nourrir. Et au fait, comment vas-tu l'appeler ?

En tournant le bébé vers son amie, Maria lui avait dit d'une voix vibrante :

– Masimo.

– Mais ce n'est pas un prénom d'ici.

– Marie-Rita, regarde, il est né coiffé !

– Comment ça coiffé ?

– Tu ne vois pas, là, cette peau-là, comme sur la tête d'un moine, chez nous, c'est un porte-bonheur. Cela veut dire que cet enfant aura de la chance toute sa vie. Tu es sûre que Masimo, ce n'est pas un bon nom, pour ici ? avait insisté la jeune mère, tout en serrant plus fort contre elle le bébé. Coiffé ! Elle avait mis au monde un enfant coiffé. Cet enfant changerait sa vie, c'était sûr, s'était-elle dit, en elle-même. Délicatement, elle avait passé sa main et décollé la membrane de la tête de son fils et une touffe de cheveux blonds était apparue.

Maria s'exprimait dans un curieux mélange de français et de créole. L'instituteur du village lui avait enseigné les rudiments de français à son arrivée dans le pays, sept ans plus tôt, mais il était truffé de fautes de conjugaison ; le créole, la langue de son mari et de son voisinage, elle l'avait appris à l'oreille. Elle mélangeait donc les deux idiomes, rendant parfois ses propos difficiles à comprendre. En fait, elle aurait pu s'exprimer beaucoup mieux car elle avait l'esprit vif mais elle n'en avait

pas encore vraiment envie. Au fond d'elle, elle s'en voulait beaucoup de sa nouvelle vie, sachant pertinemment qu'elle en était la seule responsable. Elle n'était vraiment pas heureuse, même si son arrogance amenait son entourage à penser le contraire.

Maria, tout en tenant son bébé blotti contre elle, se sentait totalement épuisée. Sa voix, d'habitude mélodieuse, était devenue rauque et presque inaudible. Le travail avait duré près de quatre heures et la pauvre n'en pouvait plus, sa voix encore moins.

– Masimo, avait repris gentiment Marie-Rita, mais ce n'est pas un prénom de par ici. C'était bon pour chez toi, là-bas, en Italie. Ici cela ferait bizarre. Peut-être que tu pourrais l'appeler Maxime. Oui, c'est bien comme nom et le curé préférera le baptiser Maxime plutôt que Masimo. De toute façon, comme c'est lui qui a toujours raison, moi, si j'étais toi, je me pointerais chez lui avec Maxime et d'autres prénoms pour éviter toute discussion. Mais tu devrais peut-être demander à Baptiste, lui avait-elle suggéré, c'est son fils, après tout !

– Baptiste, il n'en a rien à faire. Pour lui c'est une bouche de plus qu'il faudra nourrir. Je lui ai déjà dit que s'il ne voulait plus d'enfants, il fallait qu'il arrête de me grimper ; mais, d'un autre côté, si me je refuse, il sautera sur toutes les salopes du coin et ici, ce n'est pas ce qui manque. Il y en a plein qui ont des gars sans rien dans le pantalon, alors le Baptiste n'aura pas à chercher longtemps pour faire ses affaires. Je me demande bien d'ailleurs s'il n'est pas déjà entré dans le lit d'une ou deux femelles de ce village.

Marie-Rita, en entendant ces mots, avait senti comme une main qui lui broyait le cœur. Maria parlait-elle pour elle qui n'avait encore pas eu d'enfants au bout de trois ans de mariage, ou simplement une généralité car, à part quelques exceptions, les hommes du village ne généraient pas vraiment de rêveries amoureuses.

Elle avait préféré ne pas répondre à cette déclaration et avait remarqué que tout en parlant, Maria avait instinctivement resserré son étreinte autour du bébé et enfoui sa bouche et son nez dans la petite masse de cheveux.

Marie-Rita avait terminé sa toilette et lui avait mis des linges de protection et son pantalon de dessous. Elle avait fait disparaître toutes traces de sang de la chambre, rapporté à la cuisine les brocs avec les restants d'eau chaude et la bassine dans laquelle elle avait mis le linge souillé à tremper dans de l'eau froide. Elle avait pris le seau contenant le placenta et l'avait emmené dehors ; là, elle l'avait jeté dans le trou, déjà creusé à cet effet par Baptiste, le mari de Maria, à l'arrière de la maison. Elle avait déposé dessus un gros tas de feuilles d'eucalyptus séchées pour empêcher que l'odeur de sang ne remonte à la surface, attirant ainsi des

bêtes sauvages ou autres ; elle avait entrepris de reboucher le trou avec la terre que Baptiste avait laissée sur le côté. Cela lui avait pris en tout une dizaine de minutes et, quand elle était revenue dans la maison, Maria dormait avec son nouveau-né serré contre elle. Elle avait décidé de ne pas les déranger.

Marie-Rita s'était soudain sentie vidée de toute son énergie. Elle était sortie doucement de la chambre à coucher et était entrée dans la pièce principale de la maison. Dehors, sous l'auvent, se trouvait une petite cuisine équipée d'un fourneau à bois. Elle avait contemplé la vieille marmite en aluminium toute cabossée qui était posée sur un coin du feu. Elle contenait de la soupe de poulet au riz, qu'elle avait préparée plus tôt dans la matinée quand Maria avait commencé à avoir des contractions. Cette soupe, faite avec les ailes, le cou et le croupion d'un poulet, des légumes et beaucoup de gingembre, serait un bon remontant pour la jeune accouchée. Le gingembre était un antihémorragique bien connu et cela serait bon pour la jeune mère, en cas de problème. Elle se sentait vraiment très lasse et avait pensé qu'un bol de cette soupe lui ferait, à elle-même, le plus grand bien. Elle avait ranimé les flammes du foyer en soufflant dessus et bientôt une bonne odeur avait envahi l'atmosphère. Marie-Rita était revenue dans la grande pièce et avait pris un bol dans le petit buffet en bois de pin ; ce buffet, qui ne contenait que pourtant quelques bols et des assiettes dépareillées, faisait la fierté de Maria qui disait qu'un jour il serait plein de belle vaisselle. Vu la situation financière du Baptiste, chacun se demandait bien comment cela se ferait. Maria elle, était persuadée que plus tard elle ne serait peut-être pas vraiment riche, mais quand même, bien à l'aise financièrement. Comment cela arriverait-il, elle ne le savait pas, elle savait seulement que cela arriverait.

Marie-Rita avait empli le récipient d'une bonne louche de soupe. Dans le petit garde-manger à côté du fourneau elle avait trouvé un pot de piments rouges fraîchement pilés et en avait ajouté une petite dose à sa soupe. Elle avait pris son bol et s'était assise sur le seuil de la petite maison. Le pied de chayottes qui grimpait le long du mur de torchis faisait de l'ombre et rendait l'endroit bien agréable. Tout était calme autour d'elle. Elle avait commencé à manger l'épais potage de riz. Elle s'était sentie de suite moins fatiguée. En ce milieu de chaude après-midi de début d'été, chacun vaquait à ses occupations et ne rentrerait pas avant deux bonnes heures. Elle avait laissé son esprit vagabonder.

Baptiste Limann, le mari de Maria, avait emmené les cinq premiers enfants du couple, Jean, André, les jumeaux Paul et Armand et la petite Colette, chez sa sœur à l'Étang Salé où ils devaient rester trois ou quatre jours pour permettre à leur mère de récupérer un peu. Après les avoir

laissés, il avait dû rejoindre l'équipe de planteurs de canne à sucre sur la route de Saint-Louis, pour des travaux de nettoyage. Ce qui voulait dire qu'il dormirait sur place et ne rentrerait que le lendemain, bien après la tombée de la nuit.

Joseph Mayer, son propre mari, travaillait lui aussi dans l'équipe de coupeurs de canne mais aujourd'hui il était parti biner son champ de patates douces dans les hauts du village, sur la route de la Lilette. Ce soir, il rentrerait bien tard. Il était aussi le maire du village et avait une réunion à la mairie ; les discussions risquaient de se prolonger car il s'agissait de savoir si on soutiendrait pour son troisième mandat l'actuel conseiller, M. Raymond Delabarre.

Ayant fini sa soupe et posé son bol près d'elle, sur la marche en pierre, elle s'était accordée encore quelques minutes de repos. La jeune mère devait encore dormir encore puisqu'aucun bruit ne provenait de la maison. L'air était lourd et chaud, le ballet incessant des abeilles butinant les zinnias du petit parterre devant la maison semblait être la seule source de vie du moment. Les pensées de Marie-Rita s'étaient soudain envolées vers Elisabeth Bader, sa meilleure amie. Elle s'était dit que celle-ci ne devrait pas tarder à rentrer de la ville et qu'elle passerait la voir, sans faute, demain.

Elisabeth était aussi l'autre plus proche voisine de Maria mais les deux femmes ne s'appréciaient pas spécialement. Sa maison n'était séparée de celle des Limann que par une haie de bougainvillées. Elisabeth avait dû épouser Touffic Bader, un cousin germain de Marie-Rita, du côté de sa mère, après s'être retrouvée enceinte à l'âge de seize ans, alors qu'elle vivait encore chez ses parents. Cela avait provoqué un terrible scandale à cette époque ; Marie-Rita, bien que plus jeune qu'Elisabeth, en avait souvent entendu parler.

Malgré l'opprobre dont elle avait fait l'objet à l'époque, parce que tout le village l'avait prise pour une traînée, Elisabeth, contrairement à Maria Limann, était appréciée des femmes du village, jeunes ou plus âgées. Elle était souriante, gentille, serviable, ne critiquant jamais personne. De plus, elles admiraient son courage et son énergie car les conditions de vie que lui imposait son coureur de mari étaient loin d'être drôles, et n'auraient pas voulu être à sa place.

Elisabeth, aussi, attendait un autre enfant et devait accoucher en janvier. Marie-Rita n'avait eu aucun mal à se l'imaginer ce matin, se préparant pour aller au marché de Saint-Louis, avec ses cinq petits, dont les jumeaux qui ne marchaient pas encore.

Comme d'habitude, et bien qu'enceinte de huit mois, elle avait dû se lever vers quatre heures du matin. Après s'être vêtue de sa plus jolie robe,

enfin de celle qui pouvait passer pour la plus jolie, c'est-à-dire la moins rapiécée, celle qui aussi dissimulerait un peu mieux son ventre proéminent, elle avait attelé l'âne à la carriole ; dans le jour naissant, elle avait aussi cueilli quelques légumes parvenus à maturité et les avait soigneusement rangés dans un panier en tige de vacoa. Elle était l'une des rares femmes au village à savoir préparer et tisser cette fibre dure, qui entre ses doigts devenait de jolis paniers.

Elle n'avait certainement pas oublié les quatre bocaux d'achards de légumes croquants et bien épicés que lui commandait généralement la femme du pharmacien. Il faut dire, qu'en plus de l'argent que celle-ci lui remettait pour ses conserves, elle avait toujours un restant de tissu ou quelques pièces de linge usagées qu'elle donnait à la pauvre Elisabeth pour sa maison. Avec les bouts de tissus, celle-ci confectionnait de magnifiques tapis de toutes les couleurs. Un jour, elle en avait même vendu un à une riche dame de Saint-Denis, venue en vacances à Saint-Louis. C'était Marie-Rita qui avait indiqué le prix de vente à la cliente. Elle avait payé sans discuter, mais cela avait mis Elisabeth très mal à l'aise car elle avait trouvé le prix exorbitant. Elle craignait d'avoir, en quelque sorte, escroqué cette dame.

Probablement, avait-elle aussi ajouté au chargement les deux paniers contenant les œufs que ses poules avaient pondus. Peut-être quelques œufs de sa cane que lui achèterait volontiers le boulanger pour ses pâtisseries du dimanche. Elle avait entassé tout son petit monde dans la carriole entre les paniers. Elle ne devrait donc pas tarder à rentrer avec sa marmaille.

Oubliant tout d'un coup Elisabeth, ses pensées étaient revenues à Maria et à ce qu'elle lui avait dit concernant les enfants dont elle ne voulait plus ; Marie-Rita avait eu une grosse bouffée de détresse. Elle passait son temps à mettre au monde les enfants des autres ; elle était la marraine d'une bonne dizaine de marmots des deux sexes nés dans le petit village, mais elle se demandait toujours quand viendrait le jour où l'une des femmes du village l'aiderait à mettre son propre enfant au monde. Quand ? La question revenait tous les jours, un peu comme une migraine lancinante dont on a du mal à se débarrasser. Elle avait beau, depuis des années, brûler toutes les semaines un cierge à sainte Rita, qui était, qui plus est, sa sainte patronne, rien ne se passait. Sa propre mère, qui l'avait eue au bout de vingt ans de mariage, lui disait de ne pas désespérer, de continuer à prier Rita, protectrice des causes dites perdues, mais rien n'y faisait.

Cette situation ne dérangeait en rien Joseph, son mari, plus vieux qu'elle de douze ans. Il lui faisait ce qu'il appelait « ses petites affaires » deux ou trois fois par semaine et pour lui, rien ne semblait anormal. Marie-Rita connaissait bien les prémices de ces « petites affaires » et trouvait cela un

peu monotone. Joseph était un homme généralement peu bavard et souvent après souper, il se contentait de lui dire qu'il avait envie « d'une petite gâterie ». Elle avait mis du temps à comprendre ce qu'il voulait dire par là ; bien souvent, au début de leur mariage, elle avait pris son temps pour ranger et faire la vaisselle avant de regagner leur chambre et le trouvait déjà endormi.

Le lendemain matin, il lui faisait remarquer que la veille elle l'avait privé de sa « petite gâterie ». Oh, ce n'était pas méchamment dit, mais il rappelait que c'était lui le maître de cette maison et qu'il aimait bien qu'on lui obéisse quand il demandait quelque chose. Avec le temps, Marie-Rita avait fini par comprendre ce qu'il voulait dire par là. Les soirs où cela se produisait, elle laissait de côté les deux assiettes sales de leur dîner dans le seau à vaisselle, pour les laver le lendemain. Elle regagnait leur petite chambre et se déshabillait promptement ; elle se glissait dans le lit tout en gardant sa chemise de jour. Il était rapide en besogne. Ils avaient peu de préliminaires amoureux, souvent il lui écartait les cuisses et la pénétrait rapidement. Quelques secondes plus tard, il essuyait son membre à la chemise de sa femme, se retournait sur le côté, et moins d'une minute plus tard, dormait comme un bébé.

Elle se levait alors, se nettoyait intimement, échangeait sa chemise de jour contre celle de nuit en coton rose, défaisait son chignon, brossait ses cheveux blonds, faisait sa natte pour la nuit. Elle retournait ensuite se coucher près de son homme, sans que cela ne dérange nullement son sommeil. Il dormait ainsi jusqu'à quatre heures trente du matin. Il la réveillait en même temps que lui pour qu'elle lui prépare son café, le buvait dans son vieux bol émaillé sans lui dire un mot et partait en lui souhaitant une bonne journée. Au fond d'elle, elle se demandait si ce comportement était normal. Elle n'avait bien sûr jamais parlé de ses doutes à âme qui vive. Qu'aurait-on pensé d'elle ? Qu'elle était une femme de mauvaise vie ! Seigneur, sa pauvre mère en mourrait !

Elle ne pouvait cependant pas se plaindre. Aux yeux de tous, il passait pour être un bon mari et de plus, il était estimé comme maire. Il travaillait dur, ne la battait pas, même quand il avait bu un coup de rhum en trop, après le combat de coqs, si son coq était vainqueur. Il semblait satisfait de la façon dont Marie-Rita tenait sa maison, ne se plaignait pas de sa cuisine et à chaque Nouvel An, depuis trois ans, elle avait reçu une pièce d'argent.

Un jour, un peu plus désespérée que d'habitude, elle s'était dit qu'elle avait peut-être une anomalie physique. Elle avait donc décidé d'aller rendre visite, en cachette, au docteur Fontaine. Elle avait parcouru à pied les cinq kilomètres qui la séparaient de la ville où habitait le vieux praticien. En arrivant à son cabinet médical, situé sur le grand boulevard, elle avait

craint de rencontrer sa femme qui ne manquerait pas de lui demander de quoi elle souffrait ; Marie-Rita aurait été bien embarrassée pour répondre la vérité car Mme Fontaine était une commère bien connue. Ce jour-là, heureusement, la dame en question était partie à Saint-Pierre voir sa fille.

Lorsque qu'elle était entrée dans la salle d'attente, Dieu merci, il n'y avait personne. Elle s'était assise toute raide sur le bord d'une des chaises pailonnées qui meublaient la pièce et avait pris conscience de son audace. En effet, aller voir un médecin alors qu'elle n'était pas malade, simplement pour lui demander pourquoi elle n'avait pas d'enfants, devait relever de la folie pure. C'était cela, tout le monde la prendrait pour folle ! Que dirait Joseph ? Au moment où l'idée de quitter immédiatement les lieux lui avait traversé l'esprit, la porte s'était ouverte et le vieux médecin, sans rien dire, l'avait fait entrer dans son cabinet. Elle l'avait suivi, totalement paniquée par ce qu'il allait lui demander. Une fois dans son bureau, le praticien qui l'avait mise au monde, l'avait gentiment saluée, priée de s'asseoir ; habilement, il lui avait demandé ce qui lui arrivait. Prenant son courage à deux mains, Marie-Rita avait essayé de s'exprimer.

– Voilà, Docteur, je voudrais savoir pourquoi, avait-elle bafouillé, pourquoi je ne...

Le médecin avait regardé attentivement le jeune visage dont la couleur passait en un rien de temps du rouge vif au blême et du blême au rouge et lui avait dit, d'une voix douce :

– Pourquoi vous n'avez pas encore d'enfants, c'est bien ça ?

– Oui, pourquoi, avait-elle murmuré dans un souffle.

– Allons ma fille, il faut de tout pour faire un monde lui avait-il répondu de sa grosse voix, tout en essayant de la rendre moins bourrue, pour ne pas trop effrayer la jeune femme. Toutes les femmes ne peuvent pas peupler la planète et puis ne désespérez pas, Sarah, la femme d'Abraham, a bien eu son premié-né, passé quatre-vingts ans. Je sais bien que c'est une histoire biblique, mais tout peut arriver en ce bas monde. Est-ce que cela va bien avec Joseph, avait-il continué ? Remplit-il bien ses devoirs conjugaux ?

– Je crois bien, avait-elle répondu, en murmurant mais... mais, je ne suis pas sûre de ce que vous voulez dire.

Le vieux médecin connaissait bien la situation de ces femmes de la campagne, soumises, mariées à dix-sept ans, en n'ayant reçu aucune information sur leur sexualité. Parfois sous le joug de maris brutaux et pas mieux informés qu'elles, elles se retrouvaient enceintes deux fois dans la même année. Afin d'écartier tout doute, il avait cependant décidé de l'examiner.

– Je vais vous faire un toucher vaginal pour voir si tout va bien. Enlevez votre jupe, votre jupon, votre pantalon de dessous et montez sur la table d'examen. N'ayez pas peur, cela ne fait pas mal.

Marie-Rita avait obéi comme un automate à la voix du médecin, tout en réalisant l'horreur de sa situation. Elle allait se montrer nue devant un homme, qui n'était pas son mari. Bien sûr, c'était un médecin, mais c'était aussi un étranger. Mon Dieu, mais qu'est-ce qui lui était passé par la tête ? Maintenant elle était là, seule avec lui, et pas moyen de faire machine arrière. Elle avait entrepris de dégrafer sa jupe. Ses jambes tremblaient tellement qu'elle avait failli tomber en essayant d'ôter son pantalon. Elle avait finalement réussi à se hisser sur la table d'examen recouverte d'un drap blanc, s'était allongée et avait recroquevillé ses doigts sur les bords de la table, qu'elle avait serrée, à n'en plus pouvoir.

Le médecin avait versé un peu d'eau fraîche du broc en porcelaine posé près d'une cuvette du même décor de fleurs violettes et s'était lavé les mains. Il les avait soigneusement essuyées et les avait aspergées d'alcool. D'une boîte en métal, il avait sorti un linge blanc fin qu'il avait posé sur son index et l'avait enfoncé dans le vagin de la jeune femme. Celle-ci s'était raidie et s'était contractée violemment. Le médecin lui avait dit quelque chose mais elle n'avait pas vraiment compris ses propos.

– Décontractez-vous, je ne vais pas vous faire mal. C'est bientôt fini.

Marie-Rita s'était finalement laissé faire. Le médecin avait retiré son doigt, vérifié le linge, et senti. Il ne semblait pas y avoir d'infection, l'utérus paraissait souple et normal. Le problème était certainement en amont dans son ventre, mais le docteur Fontaine était trop vieux pour investiguer plus en avant. Il se promit d'en toucher deux mots à son jeune confrère de Saint-Pierre, qui était aussi son gendre, un tout jeune diplômé de la faculté de médecine de Paris.

– Voilà c'est fini, lui avait-il dit. Vous avez vu, ce n'était rien. A ce moment-là, son regard avait croisé celui de la jeune femme où la terreur avait fait place à une sorte d'espoir muet. Pendant que Marie-Rita se rhabillait, il lui avait dit :

– Pour moi, il n'y a rien d'anormal. Je pense que cela ne devrait pas trop tarder. Vous êtes mariée depuis combien de temps et quel âge avez-vous ?

– Trois ans et j'ai vingt-et-un ans, lui avait répondu la jeune femme.

– Vous êtes encore bien jeune. Donc tout va bien.

– Je vous dois combien, Docteur ? avait-elle demandé.

– Je suppose que Joseph ne sait pas que vous êtes venue me trouver, n'est-ce pas ? Donc, c'est douze francs. Normalement c'est vingt francs pour une simple consultation mais pour vous ce sera douze francs.

– Mais, Docteur, je peux vous payer vingt francs. Je les ai gagnés en brodant des chapeaux.

– Je sais, je sais, d’ailleurs le dernier que vous avez fait pour ma femme est très beau ; allez, donnez-moi douze francs et on n’en parle plus. Le reste, tiens, vous le donnerez à l’Italienne. Je sais que ça ne va pas toujours très fort chez eux et puis j’ai vu qu’elle était encore... Le médecin avait eu une hésitation, il avait failli dire « pleine » mais s’était repris « en voie de famille ».

– C’est bien aimable à vous de l’aider, Marie-Rita, avait continué le médecin, car je pense que cela ne doit pas vous être facile de mettre au monde les bébés des autres quand on a soi-même envie d’en avoir. Mais ne vous inquiétez pas cela va venir et, ce jour-là, c’est moi qui viendrai le sortir, votre petit drôle !

À cette évocation, son visage s’était empourpré et elle avait senti une grande chaleur l’envahir. Un jour, elle aussi aurait un bébé, c’est le docteur qui l’avait dit !

Elle était sortie de la belle maison du médecin en vérifiant soigneusement qu’il n’y avait personne de connu dans les environs qui aurait pu s’interroger sur sa visite chez lui.

Tout en marchant, elle s’était remémoré les réflexions du médecin. Elle n’avait pas osé lui poser de questions, quand il avait demandé si Joseph faisait bien son devoir conjugal. Qu’avait-il voulu dire ? Est-ce que Joseph devrait faire autre chose ? Toute à ses questions sans réponse, elle était remontée rapidement par la route qui longeait la plage, ne s’était pas attardée à regarder les vagues qui venaient doucement mourir sur le rivage, pourtant Dieu seul savait combien elle aimait la plage. Elle avait lu dans un vieux magazine de mode qu’en France les gens prenaient des bains de mer et que c’était bon pour la santé. Elle aurait bien aimé en faire autant.

Elle avait pris rapidement le chemin de campagne bordé de champs de cannes à sucre dont les pousses commençaient juste à sortir de terre. Une heure plus tard, elle était arrivée devant sa petite maison au toit en feuilles de pandanus, tout en se jurant à elle-même qu’elle ne parlerait jamais à personne de cette visite. Elle se sentait un peu troublée par l’examen que lui avait fait le médecin et s’était mise à rêver, dans sa naïveté, qu’il lui avait peut-être débouché quelque chose et que cela marcherait bientôt.

Elle ne voulait plus penser pour le moment à la question du médecin sur son mari, aux autres femmes qui la regardaient d’un petit air entendu, à leurs non-dits lorsqu’elles se retrouvaient au lavoir, à leurs regards insistants sur son tas de linge, pour voir si elle avait ses linges intimes à laver.

Au fond d'elle-même, elle savait que la seule personne qui avait la réponse à toutes ces questions sur le devoir conjugal, c'était Mme de Guyanne. Mais, à la seule évocation de son nom, Marie-Rita s'était senti rougir jusqu'à la racine des cheveux.

Mme de Guyanne passait pour être une femme à la vie dissolue, une femme « désordre », comme on disait. On ne savait pas bien ce qu'elle faisait avant d'épouser le capitaine de Guyanne. Les mauvaises langues disaient qu'elle avait été une fille de joie. Marie-Rita avait un peu de mal à imaginer ce qu'était une fille de joie. Il n'y en avait pas au village. Pourtant les femmes chuchotaient entre elles qu'elle s'y connaissait en matière d'hommes et aussi, sur la façon de s'y prendre pour avoir ou de ne pas avoir d'enfants. Le couple s'était installé à Saint-Louis trois ou quatre ans auparavant, venant vraisemblablement de Saint-Denis. Ils avaient acheté une belle maison, dans la Rue des Roses, entourée d'un grand parc grillagé. Mme de Guyanne ne sortait que très peu. Leur arrivée récente n'empêchait pas son mari de siéger au conseil municipal et d'être en passe de devenir très influent, dans la gestion des affaires de la ville. Les mauvaises langues disaient que certains soirs, des jeunes filles se retrouvaient chez eux pour faire passer un bon moment aux amis de son capitaine de mari. Dans ces soirées, il n'y avait que des messieurs de bonne réputation ; ils ne venaient là que pour siroter un bon cognac tout en jouant aux cartes, entre amis, uniquement pour le plaisir et surtout pas pour de l'argent !

Comment elle, Marie-Rita, la femme du maire, avait-elle seulement pu évoquer son nom ? Elle était arrivée chez elle toute en nage, toute honteuse de ses dernières pensées. En remerciant le ciel de n'avoir rencontré personne du village, elle s'était rapidement changée et avait commencé à préparer le repas du soir.

À ce moment de ses souvenirs, elle avait entendu la voix de Maria et les hurlements du bébé. Elle s'était précipitée dans la maison et avait vu la jeune mère essayant de s'asseoir pour mettre son vorace rejeton au sein.

– J'ai dormi longtemps ? avait demandé Maria.

– Non, trois quarts d'heure environ. Comment te sens-tu ? lui avait demandé Marie-Rita.

– Ça peut aller, mais ce gaillard a faim et il est temps de le nourrir.

– Et toi, tu n'as pas faim ? J'ai fait du bouillon de poulet avec du riz et du gingembre, en veux-tu un bol ?

– J'aimerais mieux un plat de pâtes avec de la sauce tomate et des olives, mais va pour la soupe au riz. Demain il faudra bien que je me lève et que je m'y remette. Si seulement le Baptiste pouvait avoir une queue

moins longue, peut-être qu'il ne toucherait plus mes organes et que je n'aurais plus de gosses. Tu te rends compte, cinq en huit ans dont un mort. La vie n'est pas juste, les hommes, ils ont tout et nous rien.

Elle s'était calée comme elle avait pu contre l'oreiller de plumes qui avait une longue vie de bons et loyaux services derrière lui ; elle avait ouvert sa chemise et sorti un de ses seins laiteux, gonflé de liquide. Le petit garçon, toujours en hurlant, avait secoué sa tête tout en essayant d'attraper le bout du mamelon. Doucement mais fermement, Maria le lui avait glissé dans la bouche. Les cris avaient cessé, remplacés par un fort bruit de suction.

– Eh bien, il avait faim ton bonhomme, Maria ! lui avait dit Marie-Rita, en lui apportant un bol de soupe fumante. Tu as intérêt à bien manger sinon à ce rythme-là, tu vas être épuisée. Il ne ressemble pas à Coco celui-là, tu te rappelles, elle mettait deux heures pour avaler quelques cuillerées de lait et encore, aujourd'hui, ce n'est pas facile de la faire manger.

Coco, en réalité Marie-Colette, avait quinze mois ; c'était une petite poupée rousse qui mangeait comme un oiseau. Marie-Rita était sa marraine et elle aimait bien l'enfant qui, malheureusement pour elle, souffrait de troubles respiratoires. La pauvre petite fille était souvent victime de longues quintes de toux dont elle sortait épuisée et sans énergie. Pour un bébé de cet âge, Coco ne jouait pratiquement pas et restait souvent dans son coin avec la poupée de chiffon qu'elle lui avait confectionnée avec les restes d'un vieux jupon que l'on ne pouvait plus rapiécer tellement il avait été recousu.

Marie-Rita avait aidé Maria à manger son potage pendant que celle-ci avait changé de sein pour continuer à nourrir le bébé, qui semblait vraiment être affamé. Lorsque cette dernière eut fini, elle n'avait pu s'empêcher de faire une réflexion sur le goût de la soupe.

– C'est étrange cette manie que vous avez de toujours mettre des choses fortes dans votre nourriture. Chez nous, on disait que les nourrices devaient faire attention à ce qu'elles mangeaient pour éviter que le lait ne prenne un mauvais goût. Tu as mis combien de morceaux de gingembre dans cette soupe ?

– Pas beaucoup, mais c'est surtout pour éviter que tu saignes.

– Baptiste dit toujours que ma cuisine est fade. Que chez sa sœur au moins le cari ressemble à du cari, avec un vrai goût de safran, que je ne sais pas faire le cari. C'est vrai, mais chez moi, il n'y avait pas de cari. On mangeait normalement, des pâtes, du poisson, de la viande, du riz, des

légumes. Pas de patates douces, pas de manioc, pas de sosso de maïs, pas de sounouck¹ !

La nuit tombait doucement et Marie-Rita avait allumé une mèche à huile trouvée sur le buffet pour donner un peu de lumière à la pièce. Elle l'avait posée sur la petite table à côté du lit. Marie-Rita s'était assise sur le bord du matelas de Maria, la regardant faire faire le rot du bébé. Ses gestes doux et précis étaient ceux d'une personne habituée aux nouveau-nés. Elle l'observait toujours en silence, son cerveau ressassant les mêmes mots « viande et poisson ».

Ces mots revenaient sans cesse à son esprit mais ce qui dominait cette pensée, c'était le ton sur lequel Maria les avait prononcés. Comment son amie pouvait-elle parler ainsi ? La viande, on en mangeait peu ici, sauf si l'on habitait la ville et que l'on était riche, comme le docteur Fontaine, par exemple.

La dernière fois que Marie-Rita avait mangé du bœuf, c'était il y avait environ six mois, pour le mariage de sa sœur. Cette dernière avait épousé un militaire de la métropole, et pour le repas de noces, on avait préparé du bœuf-tortue. Sa mère en avait elle-même supervisé la cuisson de plus de trois heures, d'où le nom de tortue. Il en était résulté une préparation goûteuse dans une sauce bien épaisse et d'une jolie couleur brun-foncé ; avec le cari crémeux de pois du cap, les invités s'étaient régalez.

Du poisson, c'est vrai, on en avait un peu plus souvent, mais il fallait aller le prendre soi-même. En général, c'était l'aîné des enfants qui allait à la pêche en rentrant de l'école pour nourrir la famille, et cela améliorait bien l'ordinaire. Évidemment, si la chance avait souri et que l'on avait pris des langoustes, on s'empressait d'aller les vendre pour se faire un peu d'argent. Mais pour soi-même, on se contentait de poissons plus ordinaires.

Rompant le silence, Marie-Rita avait osé lui demander :

– Tes parents étaient riches ?

– Riches, non bien sûr, pourquoi me demandes-tu cela ?

– Mais parce que tu parles de manger de la viande et du poisson, lui avait-elle répondu.

– Nous n'étions pas pauvres non plus. Mon père avait un commerce de cordages pour bateaux sur le port et il faisait de bonnes affaires. Nous mangions de la viande de veau le dimanche avec de la sauce et du riz, et puis des pâtes tous les jours, bien entendu. Nous avions aussi des figues et du raisin pour dessert. Mais, ce temps-là est loin et ce n'est pas bon pour

¹ Poisson fumé plus fort, meilleur marché que la morue et souvent consommé par les familles pauvres.

moi de repenser à tout cela. Ça me fait mal et ce n'est pas bon pour Maxime. Regarde comme il dort bien. Est-ce que tu peux le mettre dans son lit ? Maria avait prononcé ces derniers mots d'une voix douce et en prononçant le prénom de son fils, son timbre de voix était presque câlin.

Marie-Rita avait pris le bébé qui dormait déjà profondément et l'avait couché délicatement dans le petit lit en fer. Avant d'y déposer l'enfant, elle avait tapoté le petit matelas fait en balles de paille pour vérifier qu'aucun insecte n'ait pu s'y glisser. Il y a longtemps ce lit avait dû être beau, mais aujourd'hui avec sa peinture blanche qui s'écaillait de partout, il avait pauvre allure. Les enfants de Maria avaient tous dormi dans ce lit ; avant eux, il avait servi aux enfants de la nouvelle institutrice et avant elle, à ceux de l'ancienne maîtresse d'école.

Mais même aussi vilain, ce lit était une chance pour les bébés de Maria. Combien d'enfants du village ne dormaient-ils pas dans une caisse en bois, à défaut de lits ? Maria avait hérité du lit quand l'institutrice était morte en mettant au monde son troisième enfant. L'enfant était sorti étouffé par son cordon ombilical. La pauvre femme, qui était en proie à une violente crise d'éclampsie, n'avait pas tardé à le rejoindre dans le sommeil éternel.

Fou de douleur, son mari avait tout d'abord refusé qu'on les enterre.

Compte tenu de la température de ce mois de janvier, le docteur Fontaine avait réussi à lui faire prendre quelques gouttes de laudanum afin de le faire dormir. Profitant de ce sommeil, il avait fait procéder à l'inhumation en présence de tout le village.

Le pauvre homme avait été incapable d'assurer sa classe durant plus de trois mois et le ministère avait décidé de le renvoyer chez lui, près de Nice, avec ses deux enfants.

Il avait distribué toutes leurs affaires, ne voulant rien garder de ce pays où sa vie et celle de ses petits avaient basculé dans l'horreur. Cela s'était passé six ans plus tôt. L'instituteur parlait un peu d'italien ; à son arrivée dans le village, c'est lui qui avait aidé Maria. Lorsque le drame était survenu, Maria était enceinte de son premier enfant, elle avait donc hérité tout naturellement du trousseau du bébé défunt et de beaucoup des affaires du couple, et cela incluait le petit buffet en pin.

– Maria, je vais rentrer chez moi si tu n'as plus besoin de rien. Je reviendrai demain de bonne heure. Je t'ai laissé des linges pour te changer si tu as besoin. Mets-les à tremper et je les ferai bouillir avec les autres, lui avait dit Marie-Rita, en se penchant au-dessus du lit pour embrasser son amie. Endors-toi et fais de beaux rêves. Veux-tu que je souffle la chandelle ?

– Oui, merci, lui avait répondu Maria d’une voix où perçait la fatigue. À demain. J’espère que Maxime n’aura pas faim toute la nuit.

Marie-Rita avait quitté la pièce sur la pointe des pieds et avait fermé doucement la porte de la maison. Elle avait vérifié que le feu sous la marmite de soupe était éteint et avait pris le chemin de sa propre demeure.

Maria s’était retournée dans son lit pour essayer de trouver une position plus confortable. Le bas de son dos la faisait terriblement souffrir ; elle avait cru que son vagin ne se rétracterait jamais plus après cette naissance, et pourtant elle n’avait pas été déchirée. Le matelas, qui aurait bien eu besoin d’être rembourré, ne lui apportait aucun confort. Elle avait fermé les yeux et avait repensé au doux matelas en laine de son lit de jeune fille. Généralement, elle s’interdisait de penser à avant. Mais ce soir, la nostalgie était trop forte. Elle venait de mettre au monde un nouvel enfant, et au fond d’elle-même quelque chose lui disait que cet enfant était différent des autres enfants, que grâce à lui sa vie allait changer. Elle s’était retournée encore sur la vieille paille et avait essayé de s’endormir.

La pleine lune éclairait d’une lueur laiteuse l’unique chambre de la petite maison. Avant de fermer les yeux, elle avait eu un regard pour la petite forme endormie dans le berceau à quelques centimètres de son lit. Elle avait baissé les paupières et son esprit avait basculé sept ans en arrière, chez elle à Naples. Elle avait revécu le repas de ce midi-là, la table familiale et son père qui parlait d’un bateau français qui avait accosté dans le port, la veille.

Giuseppe Mariboli, son père, gérait sur le port un petit magasin de cordage qui lui permettait une vie relativement confortable. Il travaillait dur pour assurer le quotidien de sa femme et de ses trois filles. Maria, l’aînée des trois enfants de Giuseppe, devait épouser l’année prochaine Massimo Farioli, lorsque son service militaire chez les Carabinieri se terminerait. Comme son père n’avait pas d’héritier mâle, il avait espéré que le jeune homme voudrait bien apprendre l’art du négoce des cordages avec lui ; ainsi, il pourrait reprendre l’affaire quand Giuseppe serait devenu trop vieux pour travailler aussi dur. Le père de Massimo avait, lui aussi, un prospère commerce d’outillage de marine qui reviendrait à son fils aîné, Michel-Angelo. Cet arrangement permettrait à chacun des garçons d’avoir une bonne situation dans leur ville natale.

Durant le déjeuner, Maria avait entendu son père dire que le navire était plein d’anciens trouffions qui revenaient de faire leurs cinq ans de service militaire en France. Il y avait aussi, d’après lui, une bonne poignée d’émigrés bretons, partant faire fortune dans les îles. En quelque sorte, et selon la philosophie de Giuseppe, tous des hommes pas recommandables.

Il avait même ajouté que le capitaine devait avoir de la poigne pour gérer ce genre de passagers, de la part de qui l'on pouvait s'attendre à tout.

Il avait précisé qu'il tenait toutes ces informations du second du navire, lui-même. L'homme qui parlait l'italien, lui avait acheté, le matin-même, cinquante mètres de cordage double. Rien d'étonnant à ce qu'il parle leur langue, avait précisé son père, cet homme venait d'un village dans le pays niçois, tout près de la frontière italienne. Il n'avait que très peu marchandé le prix des cordages tant il était occupé à parler des passagers de son bateau. Cela avait permis à M. Mariboli de réaliser une bonne affaire. Le second avait même laissé sous-entendre que, pour certains, la moralité des passagers laissait plutôt à désirer et que c'était sûr, ils ne transportaient pas l'élite de la bonne société française.

Cependant, toujours selon le second, il n'y avait pas que des têtes brûlées à bord. Il y avait les deux professeurs de latin et de grec et leurs épouses qui logeaient sur le pont supérieur, vu que leurs passages étaient payés par le ministère de l'éducation. Grâce à leur situation, ils relevaient un peu le lot. Mais le top se trouvait en première classe, dans les cabines avec salle de bains privée, ravitaillée en eau chaude deux fois par jour. Il s'agissait de deux naturalistes et de leurs épouses qui étaient envoyés à Madagascar. Ils avaient travaillé avec M. Louis Pasteur, le célèbre chercheur, ancien directeur de l'École normale supérieure. Suite à ses recherches sur la maladie du ver à soie, les chercheurs poursuivant son œuvre voulaient savoir si d'autres animaux tropicaux présentaient les mêmes symptômes.

Maria avait remarqué que son père, qui généralement ne parlait, que peu de la vie sur le port, estimant que ce n'était un milieu fréquentable pour son épouse Adéla et ses trois filles, était bien explicite sur le paquebot français.

Maria était de nature curieuse ; elle aimait découvrir de nouvelles choses et acquérir de nouvelles connaissances. C'est donc comme mue par son instinct qu'elle avait décidé d'aller voir de plus près ce beau navire transportant de si étranges personnes. Après le déjeuner, une fois son père reparti pour sa boutique, elle avait aidé sa mère à remettre de l'ordre dans la maison. L'idée de se rendre sur le port, voir à quoi ressemblait ce bateau, s'était solidement ancrée dans son esprit. Cela avait provoqué un état d'excitation qu'elle avait du mal à cacher à sa mère, aussi lui avait-elle dit d'une voix douce :

– Maman, après avoir été chercher les chemises de papa à la blanchisserie, j'irai me promener avec Julietta ; on ira voir chez la mercière, si on trouve du ruban pour habiller le nouveau chapeau de la petite sœur.

L'idée de Maria, en fait, était d'aller d'abord à la mercerie et de passer ensuite chercher les chemises, pour ne pas en être encombrée lors de sa visite au bateau français. Comme la boutique était située dans une rue donnant sur le port, elle pourrait apercevoir le navire des Messageries Maritimes, et peut-être même quelques-uns de ses occupants.

Maria était allée chercher son amie Julietta Fabri, chez elle. La mère de la jeune fille n'aimait pas trop que sa fille fréquente Maria Mariboli. Mme Fabri n'appréciait pas vraiment la petite Maria. Elle n'aurait d'ailleurs pas su dire pourquoi, mais elle ne l'aimait pas. Elle venait pourtant d'une famille très respectable et connue en ville pour sa droiture ; c'était juste une sorte de crainte irraisonnée, comme un pressentiment. Elle sentait que Maria se servait de sa petite Julietta et craignait qu'elle ne l'entraînât dans quelque mauvais coup.

Maria était comme les félins. Elle s'apercevait de suite si les gens l'appréciaient ou non. Décidée à mettre son projet de visite au port à exécution, elle avait absolument besoin de Julietta pour réussir. Elle ne pouvait pas se promener seule dans un endroit tel que le port de commerce de Naples. Si cela venait à se savoir, son père la tuerait. Il lui fallait donc une excuse, en cas de problème. L'excuse, ce serait Julietta et son amoureux, Fernando, qui travaillait dans les bâtiments du port. En cas de problème, l'explication serait toute trouvée : Julietta avait voulu voir son futur, Maria l'avait accompagnée. Connaissant la timidité de son amie, Maria savait qu'elle ne la trahirait jamais. Elle servirait cette fable à son père qui ne pourrait plus rien dire. Après tout, c'est lui qui avait parlé de ce bateau et mis cette idée dans sa tête.

Lorsque la mère de son amie lui avait ouvert la porte, elle avait affiché le plus beau de ses sourires enjôleurs et innocents ; l'attitude humble et respectueuse de Maria avait réussi à vaincre la résistance de Mme Fabri qui avait donné son autorisation, sans plus de discussion. Pauvre femme, elle ne se doutait pas un instant qu'elle faisait la perte de son enfant en la laissant partir avec son amie.

En revanche, Maria avait eu plus de mal à décider Julietta à la suivre jusqu'au port, surtout pour regarder de plus près à quoi ressemblait un bateau de mauvais garçons français.

Jamais Julietta, de nature timide et réservée, n'aurait eu une telle idée de se promener sur le port. Mais elle avait pour Maria une sorte de dévotion et ne lui résistait pratiquement jamais. Depuis toujours, son entrain et son goût pour les histoires extraordinaires l'avaient subjuguée. Elle l'admirait pour ses idées modernes. N'était-ce pas elle qui lui avait dit qu'un jour les femmes ne porteraient plus de corset et montreraient leurs jambes ? C'était bien de Maria toutes ces idées un peu fofolles. Mais, c'était aussi grâce à

Maria qu'elle avait rencontré Fernando. La seule évocation de ce prénom rendait ses joues plus roses. Même si elle était réticente pour une balade sur le port, elle se devait bien de faire plaisir à Maria. De plus, Fernando devait passer voir son père, le soir-même, pour lui demander sa main ; à cette idée, son cœur s'était mis à battre plus vite. Elle avait pensé que prendre l'air calmerait ses angoisses, donc, suivre Maria était une sage décision. Elles s'étaient retrouvées sur le port, au quai où était ancré et amarré le paquebot.

Ce jour-là, Maria portait une robe verte en coton à volants et son amie une robe rose. Leurs cheveux, châtain foncé pour Maria et blond vénitien pour Julietta, étaient tressés et repliés en une grosse natte qui pendait dans leur dos. Sur la tête, juste un léger foulard assorti à la couleur de leur robe, elles n'étaient pas encore mariées et ne devaient pas sortir la tête découverte.

En cette fin d'après-midi, sur le port, régnait encore une intense activité malgré la chaleur étouffante. Des hommes finissaient de décharger des dames-jeannes de vingt-cinq litres, qu'ils allaient chercher dans la cale du navire. Chacun en portait six sur son dos, attachées entre elles par des cordes passées dans les poignées de leur habillage de rotin, et les acheminait vers un proche entrepôt. Elles étaient destinées à l'embouteillage du vin dans la région de Florence et repartiraient par la route vers l'intérieur du pays.

Le bateau, *La Junon*, repartait le soir même pour les îles de l'océan Indien, un bien long voyage en perspective. Sur le pont il y avait peu de gens à l'exception d'un marin ou deux en charge de la sécurité, tous les passagers ayant profité de cette escale pour aller visiter la ville et faire leurs dernières emplettes avant la grande traversée. Les jeunes filles, avec l'insouciance de leur jeunesse, s'étaient approchées vraiment près du navire. C'était un grand deux-mâts, en fer, avec une cheminée sur la poupe, un des fleurons de la compagnie française. Il faisait la traversée jusqu'à l'océan Indien, en empruntant le canal de Suez, récemment ouvert. C'était un navire rapide, doté de cabines confortables et qui avait déjà battu des records de traversée, surtout depuis l'ouverture du canal.

Plus personne ne se trouvait sur le pont quand soudain, venant de l'autre côté du bateau, deux grands gaillards s'étaient plantés contre la rambarde, juste devant les jeunes filles. D'où sortaient-ils, nul ne le savait. Agitant leurs bras, ils leur avaient montré l'échelle de coupée, d'où le dernier convoi de dames-jeannes venait de quitter le bateau, sur le dos de quatre dockers. Ils leur avaient fait signe de monter à bord. Les deux jeunes filles s'étaient concertées et avaient fait signe que non. Puis, devant l'insistance souriante des deux gars, Maria avait estimé qu'elles pouvaient bien s'offrir

une petite aventure. Dans son esprit vif et imaginatif, venait de surgir l'idée qu'elle vivait dans un port et n'avait jamais visité de bateau. De plus, il faisait encore grand jour, que risquaient-elles ? Le sentiment du défendu commençait à l'exciter de plus en plus, ce qui était loin d'être le cas de son amie qui, elle, devenait de plus en plus angoissée... quelque chose lui disait que Maria allait trop loin.

– Allez viens, lui avait-elle dit, que veux-tu qu'il nous arrive ?

Maria, au fond d'elle, éprouvait bien une petite crainte, vite étouffée par l'idée de la découverte de l'inconnu et surtout du défendu ; sans réfléchir plus longtemps, elle avait regardé autour d'elle pour voir si personne de connaissance n'était sur le quai, spécialement son père, avait soulevé sa jupe et entraîné Julietta sur l'échelle de coupée toute branlante. Une fois sur le pont, les deux gars leur avaient fait signe de les suivre à l'intérieur du bateau. Julietta avait voulu protester mais Maria, en lui disant de se taire, l'avait tirée malgré elle. De ce qui s'était passé ensuite, pas plus Maria que Julietta n'en avait gardé un souvenir précis. Elles ne s'étaient pas doutées qu'elles venaient de faire basculer totalement leur destin et que leur vie et celle de leurs familles allaient prendre une tout autre direction.

Elles s'étaient réveillées plusieurs heures plus tard, allongées et attachées ensemble sur une couchette. Il faisait nuit noire dans la cabine ; chacune était enroulée dans une couverture qui sentait fort mauvais. Maria avait réalisé que le bateau bougeait, ce qui voulait dire qu'il avait dû quitter le port. Prise de panique, elle s'était mis à se débattre, à pleurer, à crier, mais personne ne semblait les entendre. Julietta, de son côté, semblait totalement amorphe. Maria avait essayé de lui parler doucement, de lui dire de ne pas avoir peur mais la seule réponse qu'elle avait reçue en retour était une sorte de gargouillis incompréhensible. Finalement, au bout de quelques instants qui leur avaient semblé des heures, un des deux jeunes gens qu'elles avaient suivis, était entré dans la cabine avec un broc d'eau et deux morceaux de pain. Il avait aussi apporté une lampe à huile qui mettait un peu de lumière dans la pièce. Il avait posé la lampe sur une petite étagère dans l'emplacement de sécurité réservé à cet endroit et avait commencé par détacher Julietta. Son visage, couleur cendre, était totalement ravagé par les larmes ; elle arrivait tout juste à respirer. Chacune de ses inspirations était accompagnée d'un sanglot qui secouait son corps tout entier comme si elle recevait une décharge électrique. Elle claquait des dents et arrivait tout juste à se tenir assise sur l'étroite couchette.

Maria, à peine redressée sur la couche, avait envoyé au jeune homme une paire de gifles bien retentissantes avant même de lui demander où elles étaient. Le jeune homme l'avait regardée d'un air totalement ahuri en se frottant les joues. Julietta sanglotait toujours autant, Maria avait invectivé

le jeune homme dans sa langue maternelle dont bien entendu, il n'avait pas compris un mot. Finalement, il s'était décidé à sortir de la cabine, imaginant sans peine que les ennuis ne faisaient que commencer. À peine avait-il ouvert le rideau qui donnait sur le couloir que Maria s'était jetée à sa poursuite. Lancée derrière le jeune homme, elle s'était retrouvée enlacée par une solide paire de bras masculins. Au pied d'un escalier accédant au pont, elle avait été stoppée dans son élan par le second du navire qui faisait la dernière ronde de sécurité pendant son quart.

– Mais que se passe-t-il ici, s'était-il demandé, en lâchant la jeune fille et en levant sa lampe à la hauteur du visage de Maria qu'il avait fixé d'un air surpris.

– Qui était cette fille ? Son cerveau ne se rappelait pas l'avoir déjà vue sur le navire. Au même moment, il avait aperçu Julietta qui, pour se tenir debout avançait en se tenant à la cloison. Elle était toujours secouée par de gros sanglots, tout en frottant sa nuque. En la voyant, le second avait compris que quelque chose ne tournait pas rond dans cette histoire. Il tenait toujours Maria par un bras et avait accroché Julietta au passage. Il les avait fait entrer dans sa propre cabine qui se trouvait tout près de l'escalier. Il avait commencé par leur demander qui elles étaient. Comprenant vite qu'elles ne parlaient pas le français, il avait essayé l'italien. Maria lui avait répondu qu'elles avaient été entraînées par deux gars contre leur volonté et qu'elles voulaient rentrer chez elles. En entendant ces mots, il n'avait plus eu de doute sur la gravité de la situation. Il était de son devoir d'alerter le commandant du bateau sans tarder. Avant de sortir, il avait ouvert un tiroir d'où il avait sorti une petite fiole blanche. Il l'avait approché des lèvres de Julietta et lui avait fait boire quelques gouttes du liquide brun contenu dans le flacon. Il avait rebouché la petite bouteille et l'avait remise dans le tiroir ; avant de sortir, il avait dit doucement aux jeunes filles de l'attendre. Deux ou trois minutes plus tard, les sanglots convulsifs de Julietta s'étaient arrêtés et elle avait réussi, d'une voix presque audible, à demander à Maria où elles étaient. Maria avait voulu lui répondre mais le rideau s'était soulevé, laissant passer un homme corpulent, portant un uniforme de couleur marine et une casquette ornée de galons dorés sur la tête. Son regard bleu perçant avait embrassé la scène. Il avait vu une fille qui semblait furieuse, vêtue d'une robe verte. Ses yeux étaient aussi d'une superbe couleur verte et brillaient de colère. Près d'elle une autre jeune femme, habillée de rose, reniflait par petits à-coups. Son visage était ravagé par les larmes et elle était vraiment pâle.

– Qui sont ces filles ? avait-il demandé à son second qui était entré derrière lui dans la cabine.

– Je ne sais pas, Monsieur, je viens de les trouver au pied de l’escalier accompagnées par un des soldats, un des caporaux, je crois, lui avait-il répondu d’une voix respectueuse. Je pense qu’elles ont dû embarquer à Naples car elles parlent l’italien. Je suis formel, elles n’étaient pas à bord avant ce soir. S’adressant en italien aux deux filles, il leur avait demandé :

– Comment vous appelez-vous ?

– Maria Mariboli, lui avait répondu Maria. Julietta essayait d’ouvrir la bouche mais aucun son ne parvenait à en sortir. Maria avait continué :

– Et, mon amie, c’est Julietta Fabri.

– Demandez-leur comment elles sont arrivées à bord et quand, avait ordonné le commandant. Le second avait traduit et Maria avait répondu :

– Nous sommes montées à bord vers dix-sept heures. Les deux gars nous ont fait signe de prendre la passerelle et nous sommes arrivées sur le pont du bateau. Là, on les a suivis dans l’escalier. Après, on s’est réveillées et on était attachées sur une couchette, avait tant bien que mal expliqué Maria. En entendant ces mots, Julietta avait été reprise d’une série de sanglots convulsifs. Le second avait traduit. Maria s’était bien gardée de dire au commandant que c’est elle qui avait eu l’idée de monter à bord.

Ni Maria ni Julietta n’avaient jamais su ce qui s’était passé entre leurs deux soi-disant ravisseurs et le commandant du navire. Elles n’avaient compris la gravité de leur situation que plusieurs heures plus tard lorsqu’elles s’étaient retrouvées sur le pont avec les deux caporaux, entourées de plusieurs personnes inconnues.

Le commandant, tournant le dos aux deux jeunes filles, s’était adressé à son second, sur un ton qui ne laissait place à aucune objection.

– Eh bien, nous avons quitté Naples vers dix-neuf heures trente. Il va être bientôt huit heures du matin. Nous avons bien marché cette nuit puisque les vents ont été favorables, ce qui veut dire que nous sommes à environ vingt-sept, vingt-huit miles de Naples. Il est donc hors de question de revenir sur nos pas, surtout, avec ce chargement de poulets que nous devons déposer à Messine. Capitaine, avant de prendre toute décision, il faut que vous me trouviez les deux soudards responsables de cette situation. Quand vous aurez mis la main dessus, amenez-les moi, dans ma cabine. Dites à ces filles de rester là, je vais envoyer le médecin pour les examiner. J’espère qu’ils ne les ont pas touchées parce que sinon ce sera les fers direct !

– Restez ici, avait traduit le second. Le médecin du bord va passer vous voir et ensuite on vous donnera à manger. Comment étaient les deux gars qui vous ont fait monter à bord ?

Julietta avait été reprise de tremblements et ce fut donc Maria qui avait répondu que l'un d'entre eux était avec elles dans le couloir, celui qui leur avait amené du pain. Elle avait ajouté que l'autre devait s'appeler José, enfin elle croyait avoir compris un nom de cette consonance.

Le second avait quitté la cabine derrière le commandant. Il s'agissait bien, comme il l'avait pensé, des deux caporaux. L'un était Baptiste Limann et l'autre Joseph Morelle. Ah ! Les deux enfoirés ! Ils avaient pourtant l'air bien, ces deux-là. Le second avait joué deux ou trois fois aux dés avec eux et ils lui avaient paru réglo. Décidément, on ne pouvait vraiment se fier à personne, avait-il conclu en lui-même. Il n'avait eu aucun mal à trouver les deux gars et à les conduire chez le commandant. Lorsque le second leur avait demandé de le suivre chez le commandant, les deux jeunes gens s'étaient regardés intensément mais n'avaient pas ouvert la bouche. Ils étaient restés silencieux durant le trajet vers le bureau du maître à bord après Dieu. Ce dernier venait tout juste de rejoindre sa cabine. En entrant, les deux caporaux s'étaient instinctivement mis au garde-à-vous.

– Mais qu'est-ce qui vous a pris ? Vous êtes malades ? Qu'avez-vous fait à ces filles ? avait hurlé le commandant.

– Mais rien, commandant, rien, avaient-ils répondu presque ensemble.

– Comment rien, bande de soudards, il semblerait qu'elles étaient ligotées sur le lit, dites-moi que ce n'est pas vrai peut-être, avait-il continué, en regardant chacun des garçons dans les yeux.

À ce moment le médecin du bord, le docteur Paoli, avait doucement frappé et demandé au commandant de sortir un moment. En l'espace de quelques secondes le cœur de ce dernier s'était mis à battre très fort. Pourvu que ces deux crétins n'aient rien fait de répréhensible car, en tant que commandant, il devrait agir sévèrement. Lui-même avait aussi trois fils à peu près du même âge et il n'aurait pas aimé les savoir agissant ainsi, avec les risques encourus. Le médecin du bord était un homme un peu timide et très respectueux des règlements. Le commandant savait qu'il pouvait se fier à lui.

– À première vue, rien de méchant, monsieur, mais vous allez devoir les marier car on ne peut pas garder ainsi ces deux filles à bord. Sauf erreur, les gars vont à la Réunion et nous avons encore trente-huit jours de mer devant nous. Vous n'aviez pas, je l'espère, l'intention de les débarquer à Messine, avait suggéré le médecin.

– Comment ça, les débarquer ? Et à Messine qui plus est ! Vous voulez qu'elles finissent dans un harem à Istanbul ? Cependant, si vous croyez que je vais faire faire demi-tour à ce bateau, vous rêvez, Docteur. Figurez-vous que j'ai des cargaisons à bord de ce navire qui valent beaucoup d'argent et qui doivent arriver impérativement dans les temps prévus et je respecterai

ces délais. Par contre, vous venez de me donner une excellente idée. Ces deux connards, je vais les marier.

– Vous allez les marier ? Mais ces quatre-là ne se connaissent pas.

– Ce n'est pas mon problème. Quand on fait des idioties on les assume et croyez-moi, ils vont assumer. Je vais le leur annoncer et leur dire de choisir chacun leur promise. Je procéderai à la cérémonie à midi. Il faudra aussi des témoins. Il y a déjà vous et le second. Prévenez le bosco et le chef de cabines. Ah, docteur, essayez aussi de voir si vous pouvez faire quelque chose pour celle des deux qui n'arrête pas de pleurer. L'autre semble plus résistante.

– Bien monsieur. Je vais voir ce que je peux faire.

– N'oubliez pas de leur demander leur état-civil complet. Je vais en avoir besoin pour consigner les informations dans le journal de bord et rédiger les actes, nom d'une pipe, c'est bien la première fois qu'une tuile pareille me tombe dessus. Ne me regardez pas comme cela. Croyez-moi, cela ne m'amuse pas plus que vous. À tout à l'heure, Docteur.

Le commandant était retourné dans sa cabine où les deux jeunes gens attendaient toujours au garde-à-vous. S'adressant directement à eux sans un regard pour son second, il leur avait dit :

– Vous pouvez m'expliquer comment ces filles sont arrivées à bord ? Et la vérité, rien que la vérité. Les deux gars s'étaient regardés.

– Eh bien, avait commencé Baptiste, on les a vues depuis le pont. Elles semblaient avoir envie de monter à bord alors on leur a fait signe. On a regardé pour voir si personne ne nous voyait et on les a poussées dans la coursive. Les couloirs étaient déserts et... Le jeune homme avait marqué une pause.

– Et quoi, avait hurlé le commandant.

– Et on les a fait entrer dans notre cabine. Là, la plus petite s'est mise à crier. Mais on ne la comprenait pas. Alors on a eu peur et Joseph l'a attrapée et il...

– Et il a quoi, avait continué le commandant d'une voix plus calme.

– Continue, toi, Joseph après tout c'était ton idée. Tu sais bien que je n'étais pas trop d'accord pour les assommer.

– Comment ça, les assommer ? avait repris le commandant, ne les lâchant pas des yeux.

– Ben, c'est-à-dire que, avait commencé Joseph de sa voix chantante, elle a commencé à crier et à vouloir repartir, et nous on ne savait plus quoi faire. Et puis, la cloche de l'appareillage a sonné et c'était trop tard pour les faire sortir. Et puis la petite, elle a hurlé encore plus fort, alors je lui ai

fait un petit coup du lapin, juste pour qu'elle se calme. Elle s'est effondrée et l'autre s'est jetée sur moi. Alors j'y ai fait pareil.

– Comment ça, pareil ? avait insisté le commandant.

– Eh ben, un petit coup de lapin, et je l'ai couchée à côté de l'autre et on les a attachées ensemble pour ne pas qu'elles s'échappent.

– Mais bon sang, où avez-vous été éduqués ? Pensez-vous qu'une femme, ça se traite comme cela ? Vous êtes vraiment deux connards, avait continué le commandant. S'adressant au second qui n'avait rien dit durant la conversation, il avait ajouté :

– Capitaine, consignez-moi ces deux-là dans la chambre des cartes avec ordre absolu à tous de ne pas leur adresser la parole. Je les marierai à midi sur le pont. Il n'y a rien d'autre à dire.

– Comment ça, nous marier à midi, Commandant ? avait demandé Baptiste d'une voix sourde, mais on les connaît pas, ces filles.

– Vous osez me poser cette question ! Vous ne manquez pas de culot ! Alors je vais vous donner le choix, car si on est dans cette situation, c'est bien à cause de vous deux, non ? Alors c'est le mariage ou les fers dans le puits aux chaînes, pain sec et eau jusqu'à la Réunion et là, je vous remets aux autorités pour atteinte à la liberté et enlèvement de personnes en territoire étranger. Alors, le mariage ou la cale ?

– Mais commandant

– Il n'y a pas de « Mais, commandant » ! Alors, qu'est-ce que vous choisissez ? Sans les laisser répondre, il avait ajouté, Limann, vous épouserez la plus grande et vous Morelle, l'autre. Rompez, maintenant. Et j'espère, Morelle, que vous vous comporterez correctement comme mari, je vous rappelle que c'est une femme avec laquelle vous allez vivre, pas un lapin.

Une fois les trois hommes sortis, il s'était assis lourdement à son bureau. Cela faisait quinze ans qu'il était commandant de navire marchand et jamais il n'avait dû affronter un tel dilemme. Il avait ouvert le Code des Affaires Maritimes pour trouver ce qu'il y avait à faire dans une telle situation. Il n'arrivait pas à se concentrer sur sa recherche. Au fond de lui, il doutait de la justesse de sa décision, mais que pouvait-il faire d'autre ? Il ne croyait pas vraiment à la version des filles, enfin, à la version de la seule qui parlait. Il faudrait entendre l'autre mais elle était totalement tétanisée.

Les gars ? Pourquoi auraient-ils fait ça ? Ils avaient ce qu'il fallait à bord pour satisfaire leurs besoins durant la traversée avec les trois filles qui se rendaient à Saint-Denis, pour travailler chez « leur oncle », le capitaine de Guyanne. Il avait lui-même demandé à son second d'avoir un œil sur elles, de façon à ne pas transformer les troisièmes classes en un bordel

permanent et surtout éviter les jeux d'argent et autres paris stupides que le commerce particulier de ces charmantes demoiselles ne manquerait pas de provoquer.

À chaque embarquement, chaque commandant de navire recevait un volume du Code qui avait été remis à jour avec les dernières lois en vigueur, par les juristes de la compagnie. Il leur était donné avec les documents de fret, les dossiers de l'équipage et l'argent pour les achats de vivres et autres approvisionnements nécessaires à la traversée, lors des différentes escales. Il avait fini par trouver ce qu'il cherchait mais son esprit n'était toujours pas en paix. Il avait fermé les yeux et s'était octroyé un petit somme, avant cette pénible cérémonie.

Le second, de son côté, avait conduit les deux caporaux dans la chambre des cartes où il leur avait dit de s'asseoir, tout en ordonnant à tous les membres de l'équipage présents de ne pas leur parler.

Le médecin était, lui, retourné dans la cabine du second où les deux filles étaient toujours assises, collées l'une contre l'autre sur l'étroite couchette. Il leur avait annoncé doucement la décision du commandant et leur avait dit de le suivre. Julietta avait ouvert la bouche comme pour dire quelque chose mais aucun son n'avait franchi ses lèvres. Au bout de quelques instants, elle était parvenue à dire :

– Fernando.

– Eh bien quoi Fernando, lui avait répondu Maria. À la place, tu auras Joseph et, à mon avis, tu y gagnes. Après tout, tu n'étais pas obligée de me suivre, avait-elle ajouté avec une certaine mauvaise foi.

Le médecin avait été très surpris par cette remarque mais n'en avait rien laissé paraître. Il ressentait une sorte de malaise et cherchait sans cesse ce qui clochait dans cette affaire. Comment Maria pouvait-elle savoir qu'elle allait épouser Limann et pas Morelle, s'était-il demandé. Aurait-ils combiné quelque chose entre eux ? Probablement pas, mais à y bien réfléchir, la réponse était simple. Baptiste était beaucoup plus joli garçon et bien mieux physiquement que Joseph Morelle. L'égoïsme de Maria avait fait le reste.

Dans un silence un peu gênant, seulement ponctué par les reniflements de Julietta, tous trois avaient traversé la coursive en direction des cuisines situées derrière la salle à manger. Le chef cuisinier supervisait la préparation du petit déjeuner des gars de quart, quand il avait vu arriver le médecin, tenant deux jeunes filles par le bras. Il avait alors compris que quelque chose ne tournait pas rond. Avant que le docteur n'ouvre la bouche, il lui avait montré la table où étaient disposés des bols émaillés et des cuillères en étain. Le médecin y avait installé les deux jeunes filles. Le

cuistot leur avait servi un bol de soupe bien chaude dans lequel il avait ajouté une noix de beurre et leur avait coupé une épaisse tranche de pain. Maria s'était pratiquement jetée sur la nourriture, vu qu'elle n'avait pas mangé depuis près de quinze heures. Julietta, qui tournait sa cuillère sans conviction dans son bol, avait finalement réussi à avaler quelques cuillerées de potage à la demande du médecin. Son amie avait trouvé la soupe excellente et en aurait bien repris un peu. Elle n'avait pas osé en redemander et la vue de Julietta qui, selon elle, faisait la difficile, commençait à la rendre de mauvaise humeur. Ce qu'elle appelait « les chipotages de Julietta » avait tendance à l'agacer sérieusement. Maria ne comprenait pas le désarroi de son amie. Pour l'instant, l'étrangeté de leur situation ne l'avait pas interpellée, elle n'avait pas pensé une seule fois à sa famille et vivait pleinement le moment présent avec excitation.

Julietta avait totalement saisi l'horreur de ce qui lui arrivait et ne pouvait s'y résigner. Elle n'arrêtait pas de se demander pourquoi Maria l'avait entraînée sur ce bateau. Elle s'inquiétait beaucoup pour ses parents et pour Fernando qui devaient la chercher. Ils devaient se faire beaucoup de souci. Maria lui avait aussi parlé méchamment de Fernando et elle ne comprenait pas pourquoi. Au fond d'elle-même, elle reconnaissait que Maria lui faisait un peu peur. Quelque temps auparavant, au cours d'une promenade dans les environs de Naples, l'une de leurs amies avait dit gentiment que Masimo, le promis de Maria, avait belle allure. Maria avait réagi violemment à ces paroles, rendant leur amie extrêmement malheureuse par ses propos venimeux. Julietta n'avait pas envie, à son tour, de faire les frais de sa méchanceté, sa situation était bien assez difficile comme cela.

Lorsqu'elles avaient fini de manger, le médecin les avait ramenées dans la cabine du second. Elles avaient attendu patiemment que ce dernier vienne les chercher, Maria essayant de regarder les livres auxquels elle ne comprenait rien tandis que Julietta soliloquait sur sa maison, son chien et bien sûr, Fernando.

Le commandant, qui avait fini par trouver la formule rituelle de la célébration du mariage, au chapitre « urgences exceptionnelles en mer », avait procédé à la cérémonie, sur le pont des premières, en présence de quelques passagers, dont les couples d'enseignants, qui ne comprenaient pas très bien ce qui se passait.

Maria fut unie à Baptiste et Julietta devint Mme Morelle. A la question, « Voulez-vous prendre pour épouse » ? Baptiste et Joseph grommelèrent vaguement. Maria répondit « oui » et de la bouche de Julietta n'était sorti qu'un sanglot que le commandant avait considéré comme une réponse affirmative. Étant donné les circonstances, il n'y avait pas eu d'échange

d'alliances. Au moment de signer le registre du bord et leurs certificats de mariage respectifs, les deux hommes avaient eu une longue hésitation, qui avait brutalement été interrompue par un :

– Alors, ce n'est pas trop tard ! Vous avez encore le choix, mes gaillards ! avait aboyé le commandant ; cela avait immédiatement été suivi d'effet, car Joseph s'était emparé de la plume tendue par le second, et l'avait passée à son tour à son copain Baptiste. Les deux hommes se tenaient raides, la tête baissée, n'osant pas regarder en face les deux jeunes femmes qu'ils n'avaient pas revues depuis la poursuite dans la coursive. Le second avait pris gentiment Maria par le bras, lui avait demandé en italien :

– Vous savez signer ?

Maria avait éclaté de rire, en disant :

– Mais vous croyez quoi, on a été à l'école, nous, avait-elle dit, tout en prenant la plume de l'encrier, faisant tomber le trop plein d'encre dans le flacon de façon ostensible, pour bien montrer à tout le monde, qu'en tant que fille de Giuseppe Mariboli, elle avait reçu de l'instruction. Elle avait signé son nom de façon claire et proposé la plume à Julietta. Celle-ci avait secoué la tête et Maria avait reposé le porte-plume dans l'encrier, estimant que ce n'était pas à elle d'insister pour faire signer cette gourde. Le médecin avait parlé doucement à l'oreille de la jeune fille pendant un long moment et finalement, elle s'était résolue à mettre son nom à côté de celui de Joseph Morelle.

Comme il restait deux cabines de deuxième classe libres, le commandant en avait offert une à chacun des couples. Il avait simplement exigé que les deux gars payent pour la nourriture de leur femme. Julietta avait passé les trente-huit jours de voyage restant à pleurer et à réclamer sa mère. Maria l'avait entendue hurler le soir de sa nuit de noces en suppliant Joseph de ne pas la toucher. Baptiste avait essayé d'être doux et Maria avait subi sans rien dire le contact de son mari, car c'était son mari, et elle n'avait pas trouvé cela désagréable. Elle devait bien entendu changer d'avis par la suite.

La communication entre eux était difficile. Il y avait non seulement la barrière de la langue, mais aussi la différence de l'éducation que chacun avait reçue. Les filles étaient allées à l'école des sœurs où elles avaient appris, en plus de savoir tenir une maison, des rudiments d'histoire, de géographie et de sciences, dans la limite de ce que l'on apprenait aux filles à cette époque. Les gars, eux, n'avaient pratiquement jamais été à l'école ; ils avaient trimé sur les lopins de terre paternels depuis leur plus jeune âge, surtout Joseph, dont les parents étaient très pauvres et n'avaient appris à lire et à écrire que lorsqu'ils s'étaient enrôlés, c'est-à-dire à dix-huit ans.

Les passagers qui avaient assisté à l'étrange cérémonie s'étaient fait expliquer la situation par le médecin qui avait fini par obtenir de Julietta des aveux complets, et savait exactement à quoi s'en tenir. Elle lui avait fait promettre de ne pas le dire à Maria, ayant peur du caractère emporté de son amie. La jeune femme lui avait aussi donné l'adresse de ses parents pour qu'il leur explique ce qui s'était passé, lors de la prochaine escale du bateau à Naples. Ce que le pauvre homme s'était promis de faire dès que possible mais qu'il ne fut capable de réaliser que douze ans plus tard.

Les deux Françaises avaient proposé au médecin de s'occuper un peu des jeunes mariées et de leur apporter un peu de confort dans ce qu'elles pensaient être du désarroi, expression qui ne s'appliquait pour l'instant qu'à Julietta. Le règlement du bord interdisait aux passagers de deuxième classe de monter sur le pont des premières. De leur côté, les deux bourgeoises ne voulaient pas descendre chez les deux jeunes femmes, ce qu'elles considéraient comme une atteinte à leur dignité de femmes de professeurs. Comme le commandant ne tolérait aucune exception à ce règlement, et à la demande des deux femmes de laisser monter les Italiennes dans leurs cabines, le médecin et le second avait dû faire le siège du maître de bord pendant deux jours pour que celui-ci lève finalement l'interdit pour les jeunes épousées.

Comme les deux hommes passaient toutes leurs journées à jouer aux dés avec les autres célibataires des troisièmes, Mme Lefort, la femme du professeur de grec, et Mme Bailli, l'épouse de l'autre enseignant, les avaient prises sous leurs ailes. La première était infirmière et aimait beaucoup Julietta, dont elle percevait la détresse permanente. Elle était convaincue que cette pauvre enfant ne résisterait pas bien longtemps aux dures conditions de vie qui allaient être les siennes, surtout avec la profonde tristesse qui émanait d'elle de façon permanente.

Les femmes des chercheurs qui occupaient les deux cabines de luxe s'étaient jointes aux femmes d'enseignants pour leur procurer quelques vêtements venant de leur garde-robe. Les deux Italiennes n'avaient absolument rien, excepté les robes et les fichus qu'elles portaient le jour de leur arrivée à bord. Avec une seule robe de Mme Lefort, qui portait bien son nom, Maria avait pu confectionner une jupe et un caraco à Julietta. Elle-même, avec une seule jupe de la femme de l'un des scientifiques, s'était cousu deux chemisiers. La femme de l'autre botaniste avait deux nécessaires de toilette et en avait offert un aux deux jeunes épousées. Maria, qui devait être dans un jour de bonté, l'avait laissé à son amie.

Tous les après-midi, vers les cinq heures, Julietta était souvent prise de sanglots convulsifs. Au bout de quelques semaines, ces derniers avaient commencé à agacer sérieusement Maria. À quoi cela lui servait-il de se

lamenté ainsi, se demandait-elle. Bien sûr qu'elles n'étaient plus en Italie, mais elles l'avaient bien cherchée leur situation ! Alors il valait mieux s'en accommoder. Maria avait tendance à oublier que Julietta n'avait fait que la suivre et que d'elle-même, celle-ci ne serait jamais montée sur ce bateau. En fait, elle culpabilisait parce que son amie ne lui avait jamais fait de reproches et qu'elle aurait bien aimé en recevoir ; cela lui aurait permis de faire éclater une bonne bagarre entre elles. Mais la petite Fabri ne disait rien, s'accrochait à elle comme à une bouée, pleurait tous les soirs et demandait entre deux sanglots quand elle reverrait ses parents, sa famille et son chien. Est-ce qu'elle en savait quelque chose, elle, Maria ? Elle savait tout juste que le bateau les déposerait sur une île de l'océan Indien qui s'appelait la Réunion, que Baptiste vivait dans un village à cinq kilomètres de la mer et pas très loin d'une ville qui s'appelait Saint-Louis. Joseph, lui, avait sa maison dans la montagne, à plusieurs heures de marche de chez Baptiste. Et encore, ces informations, Maria les tenait du médecin à qui Baptiste avait demandé de les traduire pour sa jeune femme et pour que celle-ci puisse les transmettre à son amie.

Le docteur Paoli aussi les avait prises sous sa protection. Il venait souvent voir les jeunes femmes, avec le second du navire, ils étaient leurs deux seuls moyens de communication. C'était aussi le médecin qui, le soir du mariage, avait expliqué en quoi consistait leur nouvelle situation. Il avait parlé en scientifique et avait même fait boire quelques gouttes d'un calmant à Julietta pour éviter qu'elle ne se débâte de trop quand son mari l'approcherait. Il avait bien du mal à comprendre cette situation et avait vraiment pitié d'elle. Pauvre gosse, se disait-il, pourquoi s'est-elle laissée entraîner dans cette galère ? Lui-même ne s'était jamais marié mais il pensait souvent à prendre épouse. Il aurait bien aimé partager la vie d'une femme douce comme Julietta, mais la vie de femme d'un marin de marine marchande était vraiment une vie difficile. Il espérait toujours qu'il aurait assez d'argent de côté dans quelques années pour pouvoir ouvrir un cabinet à Bastia, et peut-être trouverait-il une compagne à sa convenance. En attendant, il suivait le sort de la jeune femme avec beaucoup d'intérêt. Il est vrai qu'elle ne pleurait presque plus mais quelque chose semblait cassé en elle-même.

Maria était fascinée par la mer, la traversée. Lorsque le bateau avait fait escale à Port Saïd, tout le monde avait été consigné à bord pour des raisons de sécurité. Toutes les femmes devaient rester dans leur cabine. Maria n'avait pas compris pourquoi. De loin, elle avait aperçu des felouques égyptiennes et aurait bien aimé descendre à terre. Plus tard, elle fut intriguée par les dauphins dans le détroit du Bab El Mandeb. Elle avait bien essayé de distraire Julietta en l'attirant sur le pont pour qu'elle aussi puisse profiter du spectacle des grands poissons dansant sur les flots ;

Maria avait réussi à en toucher un qui virevoltait très près de *La Junon*. Mais son amie était insensible à ce genre de beauté. Le sillage que faisait l'hélice du bateau lui rappelait à chaque moment qu'elle s'éloignait de plus en plus de son pays. Cela provoquait toujours une nouvelle crise de larmes. Au large de Madagascar, le docteur Paoli leur avait montré des baleines et, de joie, Maria avait applaudi.

La vie avait continué à bord sans incident particulier. Les vents ayant été très favorables, exactement quarante jours après leur départ de Naples, *La Junon* avait accosté au port de la Pointe des Galets. Tout le monde, avait débarqué excepté les deux couples de botanistes, qui avaient déjà quitté le navire à Tamatave, dans la Grande Ile de Madagascar. Là-aussi Maria avait été très excitée par les grands Malgaches noirs qui déchargeaient le navire. Les passagers n'avaient pas eu le droit de quitter le navire pendant l'escale. Maria et Julietta, Mme Lefort et son amie, accoudées au bastingage, regardaient avec grand intérêt le ballet de coolies portant de lourds ballots sur leur dos. Mais, ce qui fascinait le plus les jeunes Napolitaines, c'était de voir autant de gens noirs de peau. Elles avaient bien entendu déjà vu des hommes de couleur, puisqu'elles vivaient dans un port et que les sœurs du couvent leur avaient parlé des courageux missionnaires ; ils partaient pour ces lointaines contrées d'Afrique où ils allaient risquer leur vie pour propager la bonne parole de Notre Seigneur ; mais là, c'était bien réel, elles les avaient devant elles, et elles n'en revenaient pas.

Maria, toujours aventureuse, aurait bien aimé en toucher un pour voir si sa peau était comme la sienne, douce, et non pas rugueuse ou couverte d'écaille. À la distance où elle se trouvait, elle ne pouvait pas s'en rendre compte. Elle s'était bien gardée d'exprimer son désir tout haut de peur de se faire chapitrer sévèrement par Mme Bailli, qui étant niçoise, se débrouillait assez bien en italien. Julietta avait un peu peur, et elle avait glissé sa main dans celle de Mme Lefort, comme si elle cherchait à être protégée. Tout cet inconnu et toutes ces nouveautés contribuaient à l'angoisser encore plus.

Plusieurs jours avant d'arriver à la Réunion, le commandant avait convoqué le second et le docteur Paoli et leur avait demandé :

– Messieurs, je suppose que vous avez déjà pensé que les douaniers risquent de se poser des questions sur les deux Italiennes ?

– On en a déjà discuté entre nous, avait répondu le second.

– Et ?

– On a pensé qu'il faudrait peut-être leur faire une attestation de perte de passeports.

– Excellente idée messieurs, et qui, je vous prie, va signer un tel document ?

Les deux officiers avaient baissé la tête ensemble et fixé leurs chaussures.

– Et, elles les ont perdus comment, leurs passeports ?

– Moi j’ai une idée, commandant, mais je ne suis pas sûr...

– Dites toujours, vu la situation...

– Le capitaine de Guyanne sera là pour accueillir, euh..., enfin « ses nièces » ; on pourrait lui demander de dire qu’il en avait fait venir cinq, mais que deux ont dû être mariées à bord pour des raisons d’urgence, enfin quelque chose dans ce goût-là. C’est un de vos vieux amis, commandant, il ne refusera pas. De plus, il est autorisé à monter à bord avant le débarquement. Je pense que cela devrait régler le problème.

– Eh bien, docteur, vous m’épatez. Comment s’appelle le chaperon des, euh... nièces de mon vieux copain ?

– Mademoiselle Laure Leboneur.

– C’est une plaisanterie, docteur ? Allez donc me quérir cette mademoiselle Leboneur, que nous ayons une petite conversation avec elle, avait-il ajouté en riant aux larmes.

Ladite demoiselle avait été, elle aussi, prise d’un fou rire inextinguible en entendant les explications hachées du commandant. Une fois calmée, elle avait accepté sa proposition et tout s’était déroulé comme prévu. Le capitaine de Guyanne avait été heureux de rendre service à son ami et le commandant avait signé l’attestation de perte de passeports.

Maria, Julietta et les trois autres « nièces » du capitaine de Guyanne avaient débarqué parmi les premiers passagers, suivis de près par Baptiste et Joseph. L’oncle avait présenté lui-même les papiers de ses soi-disant parentes. Le douanier, une vieille connaissance du capitaine, avait tamponné chaque document, sans même les lire. Il avait empoché l’équivalent de vingt francs qui lui permettrait d’augmenter le faible pécule que lui versait le gouvernement chaque mois. Les adieux entre les jeunes femmes, pour faire vrai, devaient être assez démonstratifs. Les trois nièces avaient embrassé Maria et Julietta avec effusion et chacune était partie de son côté. Maria et son amie avaient retrouvé leurs époux respectifs qui avaient récupéré leurs cantines militaires. Maria avait remarqué que Julietta regardait autour d’elle avec des yeux remplis d’espoir. C’était comme si elle cherchait une connaissance, un visage familier qui l’aurait sortie de sa triste condition.

– Qu’est-ce qu’elle pouvait être énervante, s’était-elle dit.

À ce moment de ses souvenirs, un cri strident avait retenti dans la quiétude de la chambre. Maxime, qu'elle ne pouvait s'empêcher d'appeler Masimo venait de se réveiller et signalait qu'il avait faim. Maria s'était remuée sur sa paillasse mais son bas-ventre était encore plus douloureux que quelques heures plus tôt ; il lui avait fallu un peu de temps pour sortir du lit. Elle avait allumé la petite chandelle et récupéré son petit bonhomme devenu tout rouge à force de hurler. Il pesait bien ses quatre kilos. Maria était allée jusqu'à un panier en osier d'où elle avait sorti une pointe en coton. En se penchant pour poser le bébé sur le lit, elle n'avait pu retenir un petit cri de douleur.

La jeune maman avait défait promptement l'épingle à nourrice qu'elle avait piquée dans le matelas, déroulé le linge, dénoué la pointe en tissu, et vu de suite que les fonctions intestinales de son fils fonctionnaient déjà correctement, si elle en jugeait par l'épaisseur du méconium qu'elle y avait trouvé. Elle avait soigneusement essuyé les petites fesses, remis une couche propre et refixé solidement le linge avec l'épingle. Le sieur Maxime hurlait toujours aussi fort. Maria s'était assise sur le bord du lit, avait ouvert sa chemise, et instinctivement le bébé s'était emparé de son téton et s'était mis à têter à en perdre le souffle. Maria, soudain, s'était sentie très lasse : elle avait fini par s'allonger sur son lit, son bébé toujours agrippé à son sein continuant à se sustenter à grosses suctions. Tandis qu'au clocher avaient tinté les trois heures, ils s'étaient endormis ensemble, le bébé tenant toujours le téton entre ses gencives et sa mère, en disant, « Masimo, *Il fortunato* ».

Ce soir-là, Dieu n'était pas de bon poil. Il venait de perdre une partie d'échecs en cinq coups contre le jeune ange gardien de Maxime. Il était très mauvais perdant, aussi le ton sur lequel il s'adressa à son ange fut-il assez sec.

– Alors, tu te sentiras à la hauteur, avec un gaillard pareil ?

– Pas de problèmes, lui répondit-il, avec un sourire qui avait jadis inspiré Botticelli, je suis le précurseur des futurs scouts : toujours prêt !

Dieu, encore plus agacé, se contenta de soupirer très fort.

JULIETTA

Julietta, assise dehors, par terre, sur le seuil de sa case, écosait des haricots rouges. Elle les faisait tomber dans un égouttoir qui avait connu des jours meilleurs. Dans un van en jonc, elle jetait les cosses qui serviraient de nourriture à ses deux poules et à son coq. Près d'elle, sur une vieille natte, un bébé de dix-huit mois, petit et pâle, jouait avec deux cubes en bois. Ce bébé-là, c'était son deuxième enfant, Anna-Maria. Elle s'appelait Maria comme sa marraine, Maria Limann.

Tout en épluchant ses légumes pour le dîner du soir, elle ne pouvait s'empêcher de penser à ce qu'était devenue sa vie. Son premier enfant était mort quatre jours après sa naissance ; elle n'avait toujours pas compris pourquoi. Le temps n'avait rien atténué de sa douleur de mère ; elle n'avait toujours pas réalisé qu'il était très chétif à la naissance. Julietta n'avait pratiquement pas de lait, et ce pauvre bébé avait toujours été sous-alimenté, c'est pour cela qu'il lui avait été difficile de survivre.

Son esprit ne faisait pas de lien entre cette mort et le fait qu'ils étaient pauvres, qu'ils habitaient en pleine nature, dans la montagne, dans une cabane en rondins, sans aucun confort, à dix kilomètres au moins du premier vrai village, qu'ils mangeaient tout juste à leur faim, qu'ils n'avaient même pas une vache, comme la plupart de leurs voisins, qui aurait pu leur fournir du lait, ce même lait qui aurait servi à remplir l'estomac du bébé. Leurs lopins de terre étaient pourtant cultivés par Joseph, mais étaient bien trop petits et trop éloignés les uns des autres pour rapporter de quoi vivre correctement. Joseph ne se contentait pas de cultiver uniquement ses terres, il travaillait aussi comme saisonnier au moment de la récolte de la canne à sucre. Il était employé au nettoyage des immenses chaudières de l'usine, à Saint-Louis. Avec son salaire, il devait se nourrir, payer le galetas que la fabrique mettait à la disposition des travailleurs les plus éloignés, boire quelques coups avec ses copains pour

oublier sa triste épouse ; toutes ces activités écornaient considérablement son pécule.

Trois ans auparavant, au cours d'une de ses rares visites, Maria l'avait trouvée vraiment mal en point ; elle avait réussi, malgré l'opposition de Joseph, à la ramener avec elle au village. Elle l'avait emmenée chez le docteur Fontaine. En voyant l'état de délabrement physique de Julietta, le vieux médecin avait non seulement refusé d'être payé, mais, avait aussi fourni les potions reconstituantes qu'il lui avait prescrites. Deux ans plus tard, elle mettait au monde son premier enfant et le perdait tout aussitôt.

Elle cherchait toujours à comprendre ce qui s'était passé. Tous les jours, les mêmes questions s'imposaient à elle. Pourquoi mon bébé ? Elle revoyait toujours les mêmes scènes, même si trois ans après, l'image de son fils commençait à s'estomper de son esprit. Entre-temps, Anna-Maria, sa fille, était arrivée, mais ses souvenirs l'obsédaient toujours.

Elle se rappelait qu'elle avait eu beaucoup de mal à se remettre de la naissance de son fils, perdant beaucoup de sang et essayant de survivre pratiquement sans soin, sauf la décoction de gingembre que sa plus proche voisine, distante de cinq kilomètres, lui apportait chaque soir pour essayer d'enrayer l'hémorragie consécutive à la naissance. Selon les dires de l'époque, le gingembre sous toutes ses formes était bon pour les femmes après leur accouchement. Julietta n'avait jamais entendu dire cela, en Italie, mais elle n'était plus à Naples.

Le jour de la mort de son fils, il lui avait semblé que les cris du bébé avaient baissé en intensité et elle avait pensé que les choses s'arrangeaient pour lui. Elle s'était donc octroyée un petit moment de repos sur son lit, cet après-midi là. Elle avait dû s'assoupir quelques instants. En ouvrant les yeux, elle fut saisie par le silence. Le bébé ne criait plus. Peut-être dormait-il enfin, s'était-elle dit, tout en essayant de se lever pour aller le voir. Sa serviette était de nouveau imbibée de sang et elle avait dû se changer avant d'aller jeter un coup d'œil au berceau. Le silence était pesant, Julietta avait eu l'impression que quelque chose d'anormal venait de se passer. Elle avait réajusté sa jupe, et s'était penchée sur la petite caisse en bois que Joseph avait posée sur deux chaises pour la maintenir en hauteur afin d'éviter qu'elle ne soit directement en contact avec le sol ; cela mettait ainsi le bébé à l'abri des cafards, souris, scorpions et autres nuisibles. Comme ils n'avaient pas les moyens d'avoir un vrai berceau, Joseph avait cloué entre elles des planches en bois. Elle y avait disposé un petit matelas fait d'herbes bien sèches, ensachées dans un vieux morceau de drap.

Le bébé ne bougeait pas, elle n'osait pas le toucher, il semblait ne plus respirer. Elle avait promené doucement sa main sur le petit crâne et l'avait

trouvé froid. Alors, du tréfonds d'elle-même, était montée une douleur, comme si son ventre se nouait, et cela lui avait arraché un cri animal.

Une voix lui disait que son bébé était mort. Mais non, les bébés ça ne meurent pas, lui disait une autre voix dans sa tête. On ne meurt que lorsque l'on est vieux, mais pas à quatre jours. Pourquoi cela lui arrivait-il à lui, son bébé, son tout-petit ? Elle qui avait déjà tant perdu dans sa vie. Pourquoi son bébé ? Elle était seule et aucune réponse ne fut apportée à ses questions.

Finalement, surmontant sa panique, elle s'était dit que si elle le réchauffait contre elle, il se réveillerait certainement. Elle était sa mère après tout et elle l'aimait tellement son petit. Elle l'avait pris, l'avait serré contre elle, et avait commencé à lui chanter une sorte de mélodie en italien. Elle y appelait sa propre mère, sa grand-mère, enfin toutes les femmes de son enfance, pas si lointaine. Elle l'avait enveloppé dans sa petite couverture en coton et était retournée s'asseoir sur son lit. C'est ainsi que Joseph l'avait trouvée, en rentrant le soir, du petit champ de patates douces qu'il possédait à trois kilomètres du hameau de la Petite Lilette. Elle berçait son enfant tout en se balançant sur son lit.

Comme l'attitude de sa femme lui semblait bizarre, il lui avait demandé :

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Je le réchauffe, il est tout froid.

– Comment cela, tout froid ?

Voyant que le réchaud était éteint, qu'il ne sentait aucune odeur de nourriture dans la maison, il avait froncé les sourcils et demandé d'un ton bourru :

– Et le manger, tu ne l'as pas préparé ? J'ai faim. Pour midi, j'ai eu juste une patate bouillie et deux mangues. Mais qu'est-ce que tu fais, bon sang, toute la journée ? Pas foutue de faire à manger à ton homme. Je me crève au boulot, moi, pour te nourrir. Sacrée bonne à rien de ritale. Je ne sais pas ce que j'ai fait au bon Dieu, là-haut, enfin s'il existe, pour m'avoir mis sur ton chemin. C'est vrai que le Limann, en bas dans la plaine, il a tiré un bien meilleur lot, avec sa Maria. Elle au moins, elle est démerde. Je te répète moi que j'ai faim. Allez, pose-moi ce gosse et mets-toi à faire la tambouille.

Voyant qu'elle ne bougeait pas, qu'elle continuait son drôle de chant sans répondre, il lui était venu à l'esprit qu'il y avait peut-être un problème. Sa femme n'était pas vaillante certes, mais jusqu'à présent, elle lui avait toujours fait à manger. Il avait donc allumé la mèche à huile car le jour baissait et s'était approché d'elle. En voyant le bébé, il avait compris, de suite, qu'il était mort.

Sans un mot il était ressorti, avait pris une bêche et était allé faire un trou dans le fond du jardin. Un quart d'heure plus tard, il était revenu, avait desserré doucement les bras de sa femme et pris le bébé.

– Mais qu'est-ce que tu fais, Joseph ? Il va avoir froid, lui avait dit Julietta dans son sabir à elle, fait de bribes de français, de créole patois et bien sûr de son italien maternel.

– Je vais l'enterrer, Julietta. Il est mort. Tu ne peux pas le garder. Tu comprends. Il essayait de lui parler doucement parce qu'il se doutait qu'elle devait avoir de la peine. Elle était une femme et c'était son petit, peut-être que c'était normal qu'elle réagisse comme cela. Mais ne pas lui avoir fait à manger, cela, il l'avait en travers du gosier.

– Mais il va être tout seul sous la terre, et s'il se réveille ? lui avait-elle répondu en sanglotant.

– Julietta, bon sang, il est mort, mort, mort. Fini, parti. Allez, donne-le.

Il avait pris brutalement le bébé des bras de sa mère et commencé à le déshabiller. Il venait de se dire que les vêtements pourraient resservir au prochain enfant et que c'était bête de les perdre. Après tout le gosse était mort et cela arrivait tous les jours et dans toutes les familles. Sa femme l'avait regardé faire d'un air totalement hébété. Il était sorti avec l'enfant et l'avait posé délicatement dans le fond du trou. Il avait commencé à le recouvrir de terre quand un hurlement avait déchiré la nuit. Julietta venait de réaliser que son enfant était mort et qu'elle ne le reverrait plus. En trois coups de pelle, le trou avait été rebouché et Joseph essuyait ses mains moites sur son pantalon quand il avait vu sa femme se jeter sur la tombe, les bras en croix, sanglotant violemment. Comme il semblait que rien ni personne ne pouvait la consoler, il était rentré chez lui, avait rangé la caisse qui avait servi de berceau, et s'était mis en quête d'un peu de nourriture.

Il avait trouvé une casserole pleine de manioc qu'elle avait dû faire bouillir avant la mort du bébé, dans le petit garde-manger. Il s'en était voulu un peu de sa dureté mais personne n'était mort d'un coup de gueule. Joseph, épuisé par sa journée, s'était jeté sur le lit et s'était endormi, sans attendre. C'est au chant du coq le lendemain, qu'il avait remarqué l'absence de sa femme. Il était sorti de sa hutte pour se passer un peu d'eau sur le visage et l'avait vue. Elle était toujours dans la même position que la veille. Il s'était penché sur elle, craignant qu'elle ne soit morte dans la nuit. Il n'aurait manqué plus que cela. Il devait aller inspecter sa plantation de vanille, là-haut sur la route de la montagne, car c'était son principal revenu et il ne pouvait pas ne pas s'y rendre. Il l'avait appelée par son nom et l'avait soulevée pour la ramener dans la maison. Elle ne pesait vraiment pas lourd. En la posant doucement sur le lit, il s'était dit que si la récolte était bonne, il lui ferait préparer une potion par le pharmacien pour la

remonter un peu. Elle avait ouvert les yeux, l'avait regardé prendre deux maniocs bouillis dans la casserole et l'avait entendu lui dire « à ce soir ».

Cet épisode de sa vie revenait chaque jour à l'esprit de Julietta. Quand elle s'était retrouvée de nouveau enceinte, elle avait vécu sa grossesse comme un vrai cauchemar. Si elle perdait encore son enfant, elle s'était dit que cette fois-ci, elle n'y survivrait pas.

Julietta avait fait jurer à Joseph que Maria serait près d'elle, le jour venu. Joseph, malgré plusieurs années de mariage, ne comprenait toujours pas sa femme. Au début, il avait eu un peu pitié d'elle, lorsqu'ils étaient arrivés dans sa case perdue au milieu de la forêt tropicale, sans aucun confort, et dont les plus proches voisins vivaient à cinq kilomètres de là.

Mme Morelle, sa mère, vivait encore à leur arrivée. La cabane était alors bien tenue, ses repas étaient bons, son linge était lavé, repassé et recousu. Elle avait relativement bien accueilli sa bru mais avait du mal à comprendre pourquoi son fils unique s'était entiché d'une étrangère. Au début, cette dernière avait fait preuve de patience avec sa belle-fille, mais l'état d'apathie permanent dans lequel elle semblait se complaire, l'avait énervée au bout de quelque temps. Après lui avoir montré plusieurs fois comment cuire le sosso de maïs comme l'aimait Joseph, comment transformer les patates douces en un succulent dîner, râper les mangues vertes pour en faire un condiment épicé dont se régalaient son fils, elle avait perdu patience et totalement arrêté ses efforts d'amabilité envers Julietta. Du vivant de sa belle-mère, la jeune femme se contentait de nettoyer la case et de faire un peu de jardinage. De toute façon, elle était perpétuellement fatiguée, pleurait très souvent et surtout mangeait très peu. La mère de son mari avait mis cela sur le compte de ce qu'elle appelait la stérilité de Julietta qui au bout de deux ans de mariage n'avait toujours pas eu d'enfant. Les deux femmes ne se parlaient pratiquement pas et le soir, quand Joseph rentrait des champs, la conversation était un dialogue mère-fils.

Un jour, Mme Morelle avait demandé à son fils si ce n'était pas une bonne idée de la renvoyer chez elle, car elle lui semblait vraiment malheureuse. Joseph avait grogné qu'il n'avait simplement pas l'argent du voyage, qu'elle était sa femme et le resterait.

Un matin, il était déjà parti aux champs quand sa mère s'était plainte d'une violente douleur dans la poitrine. Quelques instants plus tard, elle avait poussé son dernier soupir dans son lit. Julietta avait fermé la maison et était partie chercher son mari qui, heureusement, ne se trouvait pas trop loin. Joseph avait été étonné de voir sa femme s'occuper de la défunte, faisant sa toilette mortuaire et l'habillant de ses meilleurs vêtements pour qu'elle soit présentable pour la veillée funèbre et l'enterrement, sans qu'il

ait à lui dire quoi que ce soit. Une fois la modeste inhumation terminée, les voisins rentrés chez eux, Joseph avait pensé que Julietta serait heureuse de devenir maîtresse de maison à part entière. Il avait très vite été déçu en constatant que les yeux de sa femme étaient de nouveau rouges parce qu'elle pleurait en cachette. Il s'était désintéressé à nouveau du problème. Du moment qu'elle lui faisait à manger et lavait son linge, les choses pouvaient rester en l'état.

Lorsque sa femme lui avait dit que le bébé devait arriver sous dix jours, il avait profité d'un jour où il descendait au marché de la ville, comme tous les mois, pour vendre du miel, des petits fruits rouges de la montagne, quelques légumes, pour dire à Maria qu'il était temps pour elle de se mettre en route. Comme le trajet aller-retour lui prenait sept heures, il dormait chez son vieux copain Baptiste Limann où il y avait toujours pour lui une goutte de rhum, une boule de maïs et un peu de paille dans la petite grange.

Maria, quelque part au fond d'elle, se sentait un peu responsable de la misérable situation de Julietta. Enfin, seulement en ses rares jours de bonté, car elle s'était bien endurcie et était bien décidée à se sortir de sa pauvreté et pour cela, tous les moyens seraient bons.

Elle avait confié ses cinq enfants à la tante de Baptiste et avait emprunté la carriole de son mari car elle-même était aussi enceinte de quatre mois. Il lui faudrait bien quatre heures pour monter les mauvais chemins et atteindre la mesure de son amie. Elle était partie très tôt, à la fraîche, pour se ménager elle et sa monture.

Dans son cabas en rabane, elle avait mis son repas, un peu de linge pour le bébé à venir, une jupe de rechange pour elle ; pensant que Julietta aurait besoin de manger après l'accouchement, elle avait commencé à cuire des pieds de cochon qu'elle avait eu au marché de Saint-Louis pour un prix plus que raisonnable. Elle finirait la préparation une fois arrivée chez son amie. Surtout, elle avait fait griller un peu de café qu'elle avait moulu finement ; elle était bien persuadée que Julietta n'avait pas bu, depuis longtemps, un café digne de ce nom.

En route, vers midi, elle avait sorti de son sac son déjeuner fait de deux patates douces bouillies, d'un reste de morue du dîner de la veille et de deux bananes. Au fur et à mesure qu'elle s'enfonçait dans la forêt, l'air devenait plus frais. Elle avait apprécié d'avoir pris avec elle une couverture. Elle avait bu entre ses mains l'eau très fraîche du torrent et après cette courte halte avait continué sa route. Son âne s'était régalé d'herbe verte, de fleurs des champs. Elle lui avait apporté un petit seau d'eau du torrent dont il avait apprécié le goût frais. Il était reparti, sans discuter, au premier « Allez, hue » et avait continué de grimper, sans s'arrêter, jusqu'au petit hameau.

Un peu avant d'arriver au village où vivait Joseph, on pouvait apercevoir une belle maison entourée de bougainvillées de toutes les couleurs. Maria avait ralenti sa monture pour pouvoir admirer l'endroit. À cette époque de l'année, la demeure était vide. Ses propriétaires habitaient Saint-Pierre et n'y venaient qu'au moment de Noël quand la chaleur dans la plaine devenait trop étouffante. Seul un couple d'anciens esclaves restait à l'année sur la propriété ; ils vivaient dans une cabane derrière la belle maison. Maria avait remis son attelage en route et s'était rappelée soudain que la case de Joseph était la première d'une série de six ou sept masures éparpillées sur à peu près cinq kilomètres.

C'était un hameau d'une cinquantaine d'âmes environ, toutes dépendantes plus ou moins de la culture de la vanille. La vie de chaque jour était une lutte sans merci. Même si le mari et la femme trimaient tous deux sur l'exploitation, sans avoir à payer de journaliers, puisqu'il n'y avait plus d'esclaves, ils arrivaient à peine à s'en sortir. En attendant la récolte annuelle de l'or en gousses, l'argent pour les besoins de tous les jours leur venait des légumes que les femmes faisaient pousser dans leur petit jardin. Les enfants avaient toujours faim. La majorité d'entre eux ne fréquentaient pas l'école pour cause d'éloignement du village. Il n'y avait pas non plus d'assistance médicale et chacun se soignait avec les plantes et les potions que préparait une vieille négresse qui avait été, dans les temps, esclave chez un apothicaire à Saint-Denis. À la saison de la canne, la majorité des hommes valides allaient s'embaucher comme coupeurs, mais ce n'est pas cela qui apportait la richesse.

Malheureusement pour lui, compte tenu de la santé précaire de Julietta, Joseph était seul à travailler sur ses terres éparpillées, ce qui n'arrangeait pas leur situation économique.

Dans le hameau, il n'y avait pas d'église, pas de mairie. Seules existaient l'entraide et la solidarité entre des habitants souvent bien démunis et partageant la même précarité, la même insécurité de vie. Leurs enfants mouraient régulièrement, faute de soins appropriés. Comme pour le premier bébé de Julietta, le père creusait la tombe derrière la maison. Il en était de même pour les adultes, dont l'espérance de vie n'était pas bien élevée. La malaria était fréquente. Elle épuisait totalement des gens déjà pas très résistants.

Deux fois par an, un fonctionnaire venu de Saint-Louis se présentait dans chaque famille pour faire le recensement de cette population qui augmentait et diminuait dans l'indifférence totale et sans contrôle officiel. Il était chargé de vérifier que rien d'anormal de ne s'était produit durant les six mois précédents mais surtout, venait chercher les jeunes gens en âge de faire leur service militaire. Il s'empressait de les ramener avec lui en ville

pour leur établir des papiers et leur faire revêtir l'uniforme de la république. Leurs dates de naissance étaient souvent approximatives, mais cela n'avait guère d'importance. La France avait besoin de volontaires, désignés par son administration, pour maintenir l'ordre dans ses colonies. Elle n'était pas, mais pas du tout, regardante sur leur état-civil.

Maria avait regardé autour d'elle et n'avait vu âme qui vive dans le village. Elle avait reconnu la petite case en rondins de Joseph devant laquelle poussait un gigantesque magnolia. De magnifiques orchidées y avaient élu domicile, et répandaient tout autour un suave parfum musqué. Deux poules maigres, un coq pas beaucoup plus gras cherchaient un peu de nourriture. Maria était descendue de la carriole, avait pris son cabas, attaché l'âne au tronc d'un vieux jacquier. Elle était entrée à l'intérieur de la cabane où un peu de lumière pénétrait par une petite lucarne. Dans un coin de la chambre, elle avait, de suite, vu une paillasse posée sur une sorte de châlit bas. Ses pieds en bois étaient plongés dans quatre boîtes en fer blanc contenant du grésil pour empêcher les insectes et autres bestioles de monter dans le lit sur lequel semblait dormir Julietta.

Maria, qui ne l'avait pas vue depuis plus de deux ans, avait failli ne pas la reconnaître. Ses cheveux pendaient en longues mèches emmêlées, son ventre arrondi pointait sous la robe de coton qui aurait eu besoin d'un sérieux lavage. Julietta avait dû sentir sa présence car elle avait ouvert les yeux. En la reconnaissant, elle avait été prise de sanglots convulsifs. Maria qui n'avait pas oublié leur voyage sur *La Junon* n'avait pu s'empêcher de penser :

– Ça ne va pas recommencer.

Laissant Julietta donner libre cours à ses larmes, elle avait inspecté la pièce. En dehors de la paillasse, il y avait une table en bois et trois chaises, deux réchauds à charbon, un buffet dont les portes s'ornaient de grillage à poule. On pouvait y voir quelques assiettes, deux ou trois casseroles et des couverts. Maria avait posé son sac sur la table et s'était approchée du lit. Elle avait aidé Julietta à s'asseoir et celle-ci, dans un sanglot, lui avait dit en italien :

– Heureusement que tu es là, ça a déjà commencé.

– Qu'est-ce qui a commencé ? Les contractions ?

– Oui, peut-être.

– Comment ça peut-être ? Tu as déjà eu un enfant, non ?

À cette évocation, le corps de Julietta avait de nouveau été secoué de sanglots. Maria avait senti une bouffée de pitié l'envahir tandis qu'elle regardait la chevelure sale et emmêlée de son amie.